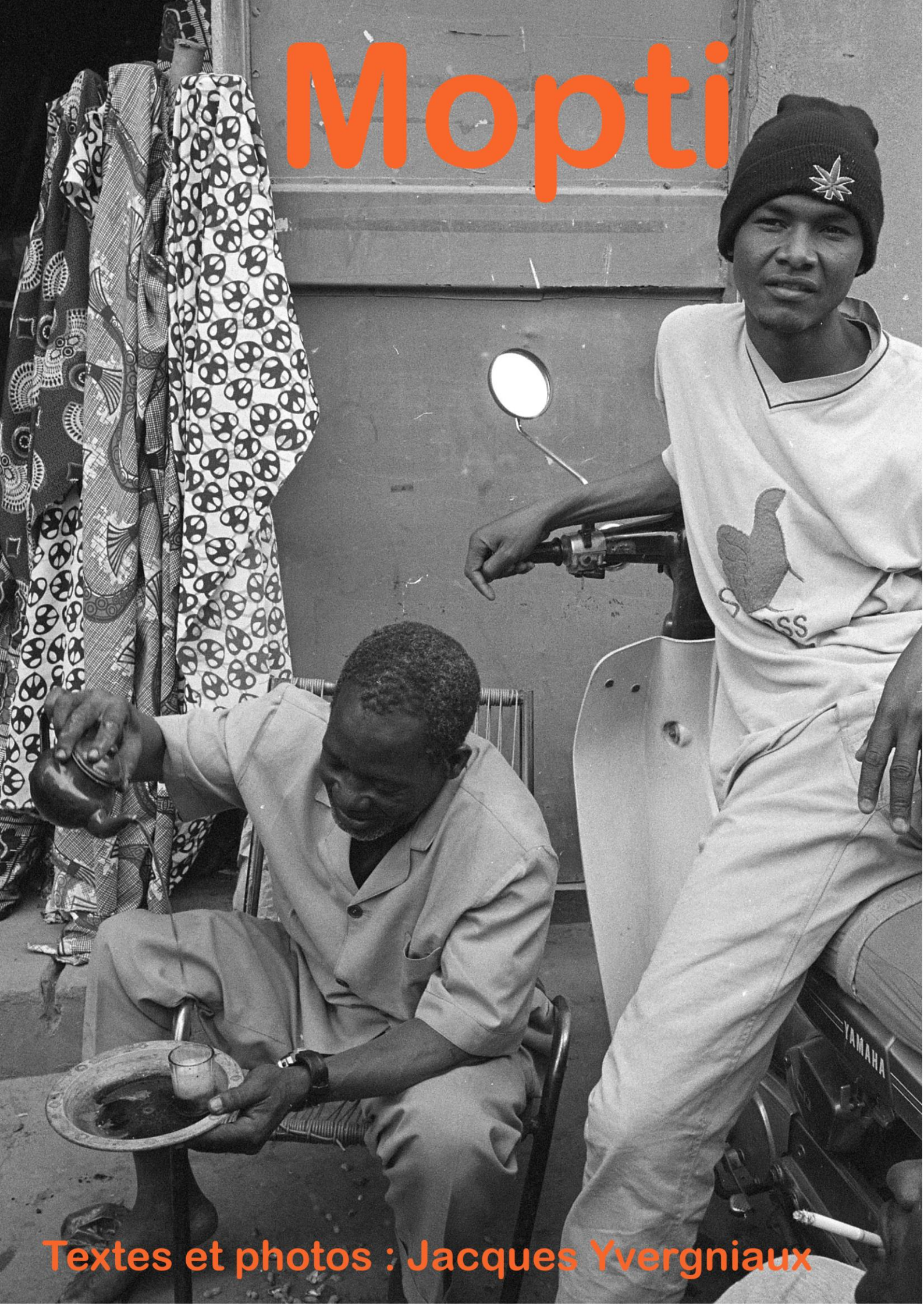


Mopti

A black and white photograph capturing a candid moment in Mopti. On the left, a man with a beard, wearing a light-colored short-sleeved shirt and trousers, is seated on a simple metal chair. He is focused on pouring a dark liquid from a small, dark, rounded pot into a small glass cup that sits on a shallow, patterned metal tray. To his right, another man stands leaning against a Yamaha motorcycle. He is dressed in a light-colored long-sleeved shirt with a graphic of a bird on the chest, light-colored trousers, and a dark beanie with a small, light-colored star emblem. He looks directly at the camera with a neutral expression. The background features a wall and several pieces of fabric hanging vertically, displaying various patterns including circles and abstract designs. The overall scene suggests a daily life activity, possibly preparing a drink.

Textes et photos : Jacques Yvergniaux

Premiers pas en Afrique.	5
Bamako Mopti	9
Mission catholique	16
Hôpital Sominé Dolo.....	26
Amputation	43
Talfi, photographe.....	54
Réparateurs de mobylettes	60
Ecoles	67
Bar Mali	79
Coupe Africaine des Nations	87
Fleuve Niger	95
Gens de Mopti	105
En route pour Djenné	119
Mopti Bamako	127
Journée à Bamako	137
Et après	150

En 2005, je venais d'effectuer trois missions humanitaires à Mopti avec mes étudiants et j'en avais rapporté un grand nombre de photographies. Dans la foulée, le Conseil Général d'Ile et Vilaine me commandait une exposition destinée à commémorer les vingt ans de coopération décentralisée. Une fois réalisée, cette exposition itinérante a circulé dans plusieurs villes. C'était encore l'époque de l'argentique, la plupart des photos étaient réalisées en noir et blanc . Celles que j'avais sélectionnées me semblaient bonnes. Elles plaisaient beaucoup. Tout le monde était content.

Depuis, la page Mali s'est refermée pour moi. D'autres projets ont émergé, d'autres sujets m'ont inspiré. Alors, pourquoi faire renaître ce projet presque vingt années plus tard ?

En mars 2020, arrive le confinement dû au covid 19. Je prends le temps de déconfiner mes archives. Tout est là. Intact. Les négatifs originaux sont bien rangés dans des classeurs et les fichiers numériques stockés sur plusieurs disques durs. Je passe beaucoup de temps à revisionner toutes ces images, et m'aperçois que la sélection que j'ai faite en 2005 est loin d'être parfaite. Je me rends compte qu'aujourd'hui, je n'aurais pas fait ce même choix. Je redécouvre tout mon travail avec un œil différent. Depuis toutes ces années, j'ai fréquenté de nombreuses expositions, des festivals photographiques, des galeries, des professionnels de l'image. Ma vision sur mon travail des années 2000 s'en est bien modifiée. J'aurais peut-être fait les mêmes prises de vue, mais je n'aurais certainement pas fait la même sélection. L'édition aurait été bien différent.

Pour l'exposition de 2005, je n'avais pas jugé utile de scanner toutes les photos en haute définition. J'avais délaissé certaines images qui ne me semblaient pas intéressantes. Maintenant, en

examinant tous les clichés, je découvre des pépites que je n'avais pas remarquées. Je vais donc réaliser un nouvel éditng.

Pour ce nouveau projet, j'ai choisi une grande majorité d'images en noir et blanc, avec quelques touches de couleur, pour raconter ces quatre voyages au Mali en 2000, 2003, 2004 et 2007, avec comme point central, l'hôpital Sominé Dolo.

Premiers pas en Afrique.

En février 2000, je fais mon premier pas sur le sol du continent africain. J'attends cet instant depuis longtemps. La décision a été prise, deux mois plus tôt, d'emmener cinq de mes étudiants pour réaliser leur projet de fin d'étude. Il faut les encadrer et assurer la logistique du voyage et du chantier à réaliser. Il s'agit de réaliser des travaux d'électricité, et de plomberie et de maintenance dans l'hôpital Sominé Dolo de Mopti (République du Mali). Ce sont mes étudiants en Génie Industriel en Maintenance de l'IUT de Saint-Malo qui vont œuvrer pendant les deux semaines des vacances d'hiver. L'objectif de cette mission à caractère humanitaire a été bien défini en relation étroite avec une association de médecins, car l'hôpital de Saint-Malo est jumelé avec celui de Mopti. Le financement est assuré par diverses institutions publiques et privées ainsi qu'une participation de chacun des participants, y compris les encadrants. Le budget est limité et chaque dépense doit être bien justifiée. La priorité est la réalisation des travaux prévus. On économise sur tout le reste : transport, hébergement et repas, quitte à ce que toute l'équipe soit soumise à des conditions de vie rudimentaires.

Nous sommes deux enseignants accompagnateurs pour encadrer et assurer toute la logistique. Pour mon collègue Bertrand, c'est son deuxième voyage. Il a déjà rencontré toutes les personnes impliquées dans le projet et connaît le terrain et les habitudes locales. Je vais découvrir tout un pays qui m'est totalement inconnu, sauf au travers de lectures et divers reportages vus à la télévision. Avant de partir j'ai passé tout mon temps à me documenter sur le Mali et la région de Mopti et à écouter les histoires et anecdotes de Bertrand.

En tant que photographe, j'en profiterai évidemment pour photographier les différents services de l'hôpital, les gens et la vie

de tous les jours à Mopti. Je suis équipé de mon Leica et j'ai emporté avec moi des films en noir et blanc.

Dans l'avion qui nous emmène à Bamako, il fait de plus en plus chaud. L'équipage a sans doute programmé la montée en température pour éviter aux passagers un trop grand choc thermique. A l'atterrissage, lorsque nous descendons sur le tarmac de l'aéroport de Bamako, une bouffée de chaleur nous envahit encore plus. Et c'est enfin l'immersion totale. L'Afrique ! La chaleur, la foule qui attend le débarquement des passagers, les odeurs, les enfants qui s'agglutinent autour de nous pour attraper nos valises et les porter jusqu'au taxi contre un pourboire, la poussière de Bamako, les transports en commun bondés, et surtout l'accueil chaleureux des Maliens.

Nous passons la première nuit à la mission catholique de Badalabougou. Cet établissement est tenu par le père Michel Gaudiche, originaire de Bretagne. Il accueille régulièrement des groupes de passage à Bamako. Quelques chambres et un dortoir sont à la disposition des groupes de passage pour un prix dérisoire. Je me retrouve le soir, seul, dans une sorte de cellule sans fenêtre, au mur décrépis. Un simple matelas est posé sur une structure métallique au-dessus de laquelle est fixée une grande moustiquaire en couvre toute la surface. Un tube néon éclaire la pièce d'une lumière crue et scintillante. Un grand ventilateur est fixé au plafond. Il brasse un peu l'air. Cela aide à supporter la chaleur de Bamako qui peut atteindre jusqu'à 50 °C à certaines périodes de l'année. Avec un seul point d'eau pour tout le monde, c'est un aperçu des conditions de vie qui nous attendent pendant la durée du séjour.



Bamako Mopti

Au petit matin, le père Gaudiche nous emmène avec sa 504 break jusqu'à la gare routière. Il nous a déjà réservé 7 places dans un bus de la compagnie Bittar Trans. Tout le monde s'agglutine autour du bus. Un employé de la compagnie procède à l'appel des passagers inscrits pour ce voyage. Les bagages sont placés sur le toit et nous montons à bord. Le bus est complet et nous partons pour une dizaine d'heures de route. Nous atteindrons Mopti dans la soirée.

Le bus se fait souvent doubler par des véhicules 4x4 climatisés avec chauffeur. Cela provoque l'admiration et l'étonnement des étudiants. Ces voyageurs bénéficient d'un autre confort. Ce sont en général des personnes travaillant pour des entreprises européennes, des diplomates ou bien des responsables d'ONG. Pour des raisons évidentes d'efficacité, ils n'ont pas d'autre choix. J'en profiterai moi-même, beaucoup plus tard, lors de missions universitaires pour le compte du gouvernement gabonais. Mais ici ce n'est pas le cas. Nos moyens financiers sont limités, nous n'avons pas d'autres solutions que d'utiliser les transports en commun. De plus, l'objectif de ces missions humanitaires avec des étudiants est aussi de s'enrichir culturellement grâce à un contact intime avec la population. Le bus entre Bamako et Mopti est une très bonne expérience pour les jeunes étudiants que j'emmène avec moi. La route est longue. Au cours des 650 kms parcourus en une dizaine d'heures, le bus traverse de nombreux villages avec des arrêts très fréquents. A chaque changement de canton, l'arrêt est obligatoire. Le chauffeur doit faire viser des documents par la police. C'est alors l'occasion pour les enfants des villages de s'agglutiner aux portières pour essayer de vendre des fruits, des pâtisseries, des boissons plus ou moins fraîches et divers objets pouvant être utiles aux voyageurs. Un arrêt plus long à Ségou pour

le déjeuner. Là, tout le monde descend se restaurer. On peut acheter de quoi manger auprès de femmes et enfants qui vendent le produit de leur petite exploitation, ou bien prendre un bol de riz accompagné d'une sauce aux arachides pour 200 F CFA (0,30 €) dans le restaurant de la gare routière. Un coup de klaxon et tout le monde rejoint le bus. Un autre arrêt indispensable pour la prière du soir. Cette fois les hommes descendent sur le bas côté, étendent leur tapis et prient pendant une dizaine de minutes. A chaque fois, la ventilation du bus est stoppée et la température monte très vite. Plus on s'approche de la destination et plus le bus se vide. A l'arrivée à la gare routière de Mopti, des enfants montent à bord pour récupérer tout ce qui a été laissé par les voyageurs. Les bouteilles en plastique sont précieusement ramassées. La nuit tombe brutalement vers 18 heures. Dès notre arrivée à Mopti, nous sommes accueillis à la mission catholique où nous prendrons nos quartiers pendant les 15 jours prévus pour réaliser le chantier à l'hôpital.









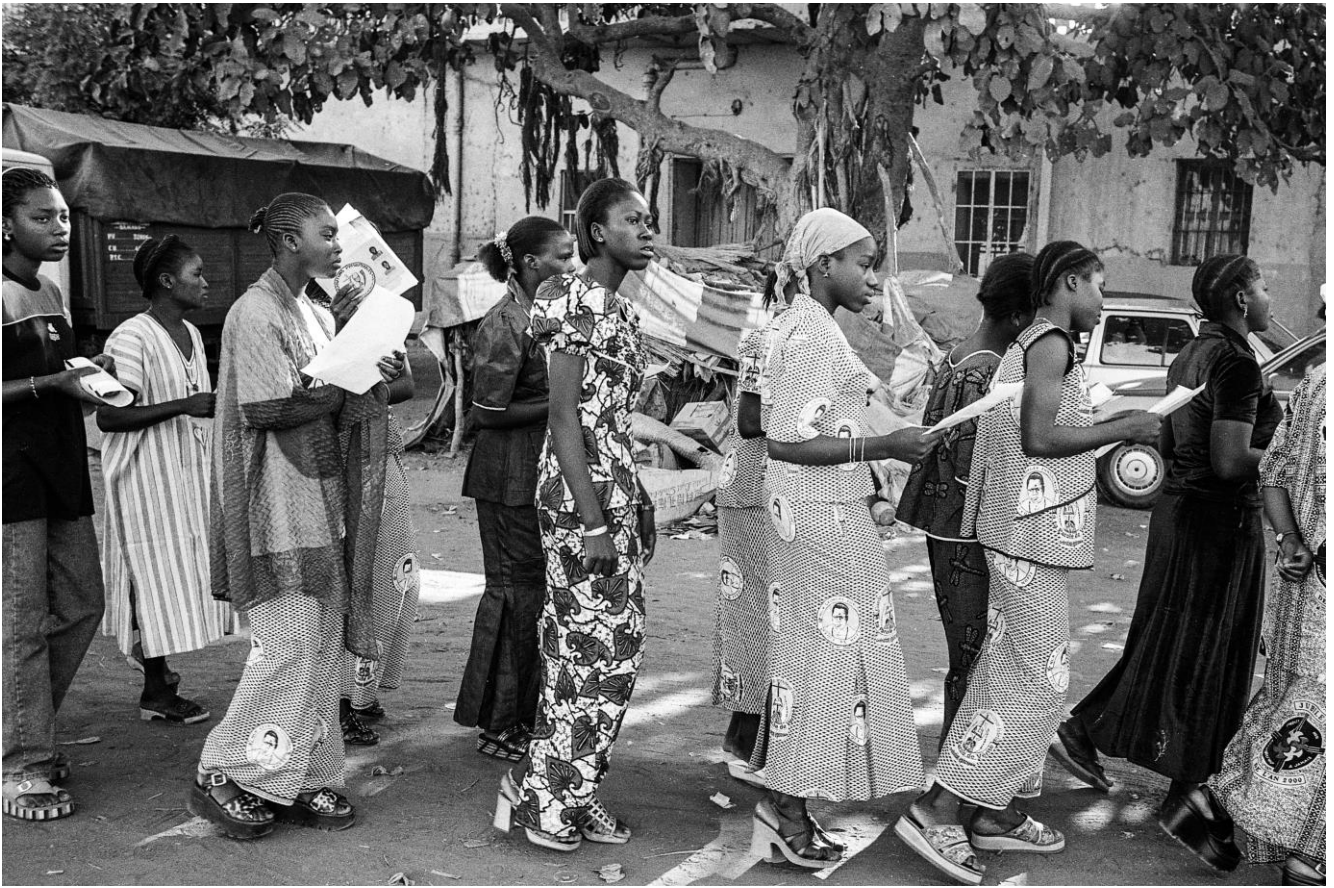


Mission catholique

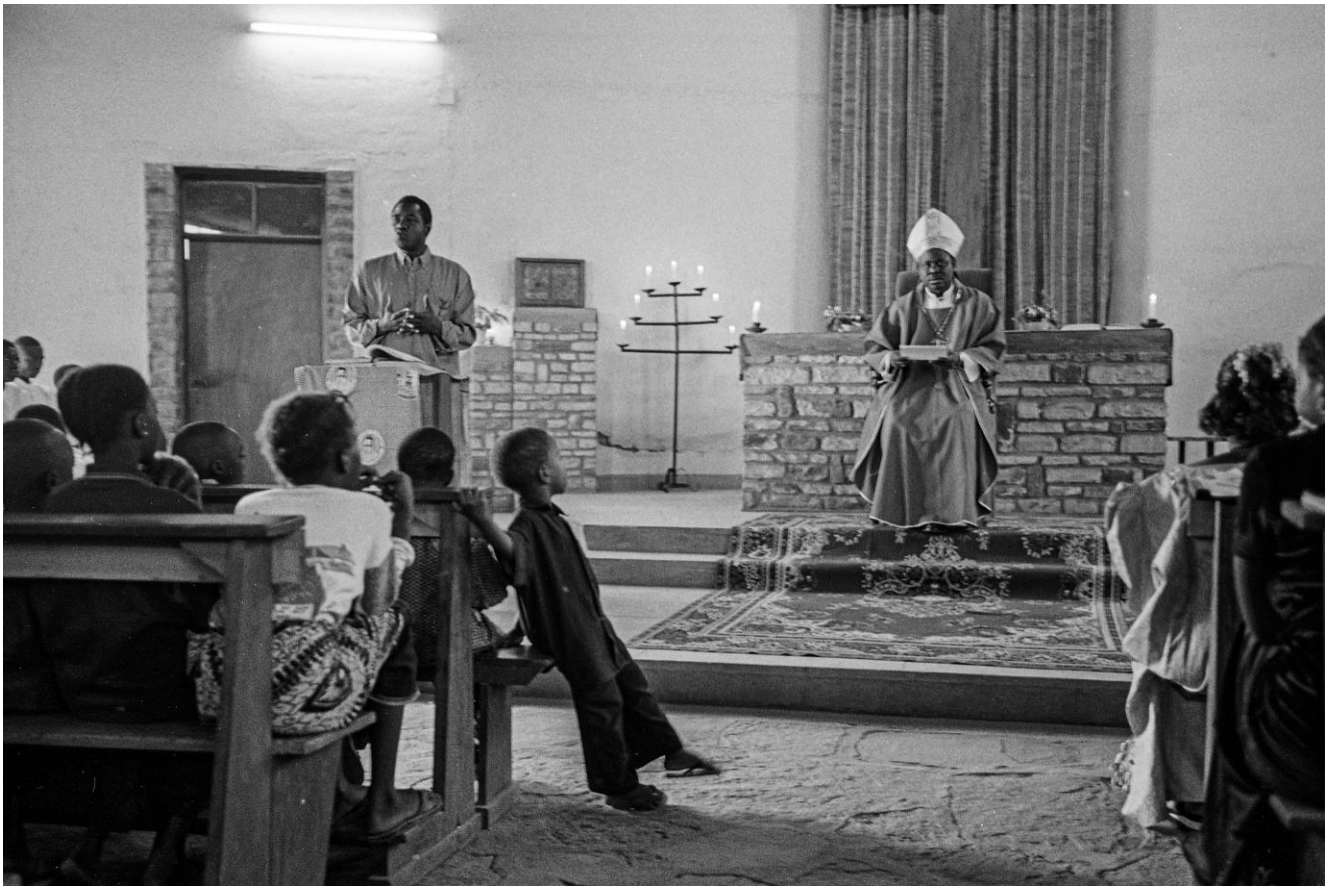
Cet établissement comporte plusieurs chambres, ou plutôt plusieurs cellules rudimentaires, un dortoir et une petite église. Les conditions de vie sont nettement meilleures qu' Badalabougou. Chaque chambre est équipée d'un lavabo et d'une douche. Ce lieu nous a été recommandé par des médecins de l'hôpital de Saint-Malo. Ils y ont séjourné plusieurs fois. L'ensemble des bâtiments est situé au bord du fleuve dans un cadre agréable, à dix minutes à pied de l'hôpital Sominé Dolo, où nous réaliserons le chantier pendant deux semaines. Le premier dimanche, nous sommes invités à assister à la cérémonie d'intronisation du nouvel évêque de Mopti. Nous restons discrètement au fond de l'église. Je sors mon appareil photo, mais je n'ose pas trop photographier. Quelqu'un me voit et me dit : « Approchez-vous ! Allez devant, vous serez mieux pour photographier » Je me retrouve ainsi devant tout le monde près des prêtres qui officient.

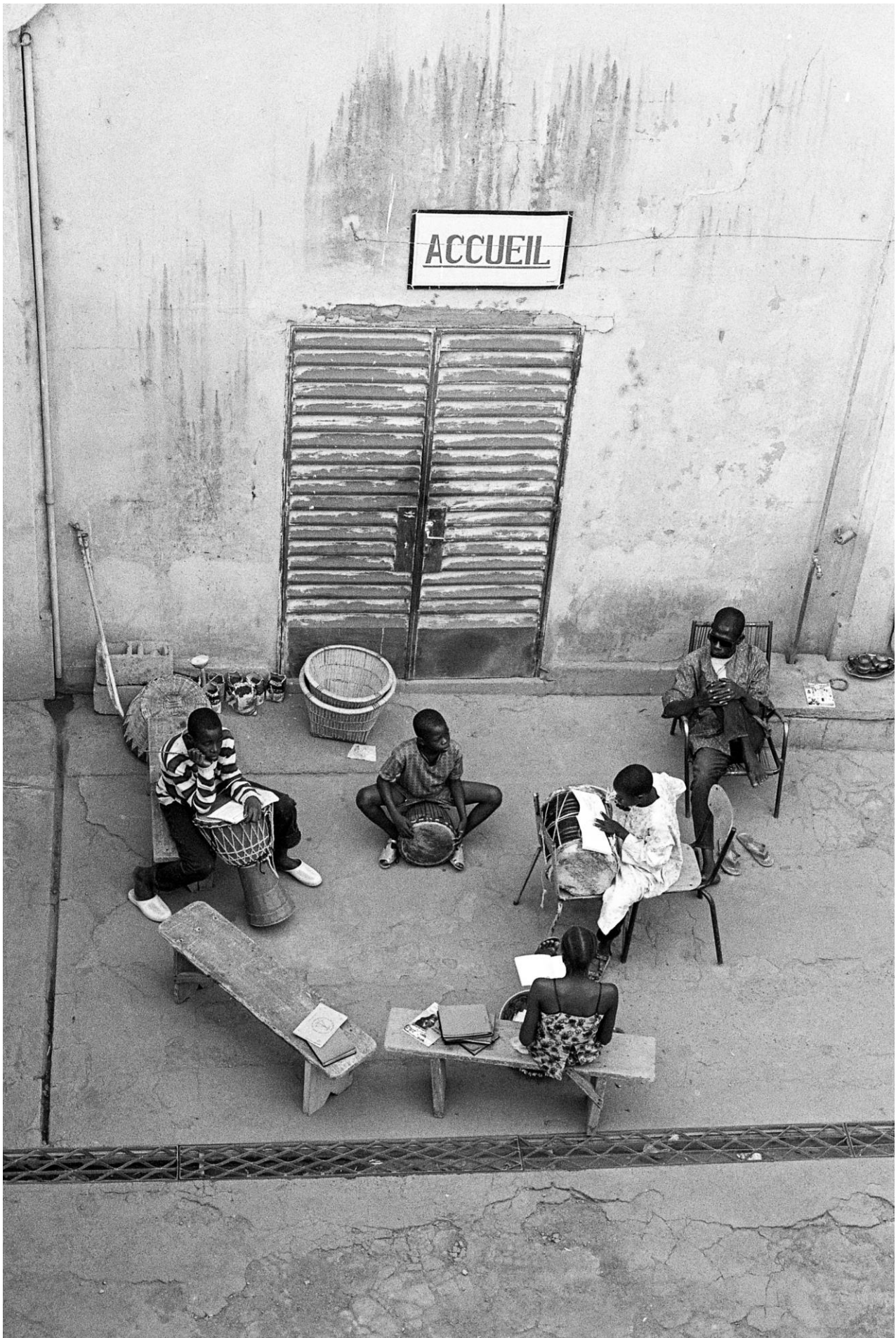
J'entrevois une certaine fierté dans les expressions des fidèles à l'idée de se faire prendre en photo. Je suis soulagé. Je sais que le travail d'un photographe est parfois délicat au Mali. J'en ai fait l'expérience à mes dépend plusieurs fois. La population est composée de musulmans à 90% et le Coran déconseille la représentation d'êtres vivants.

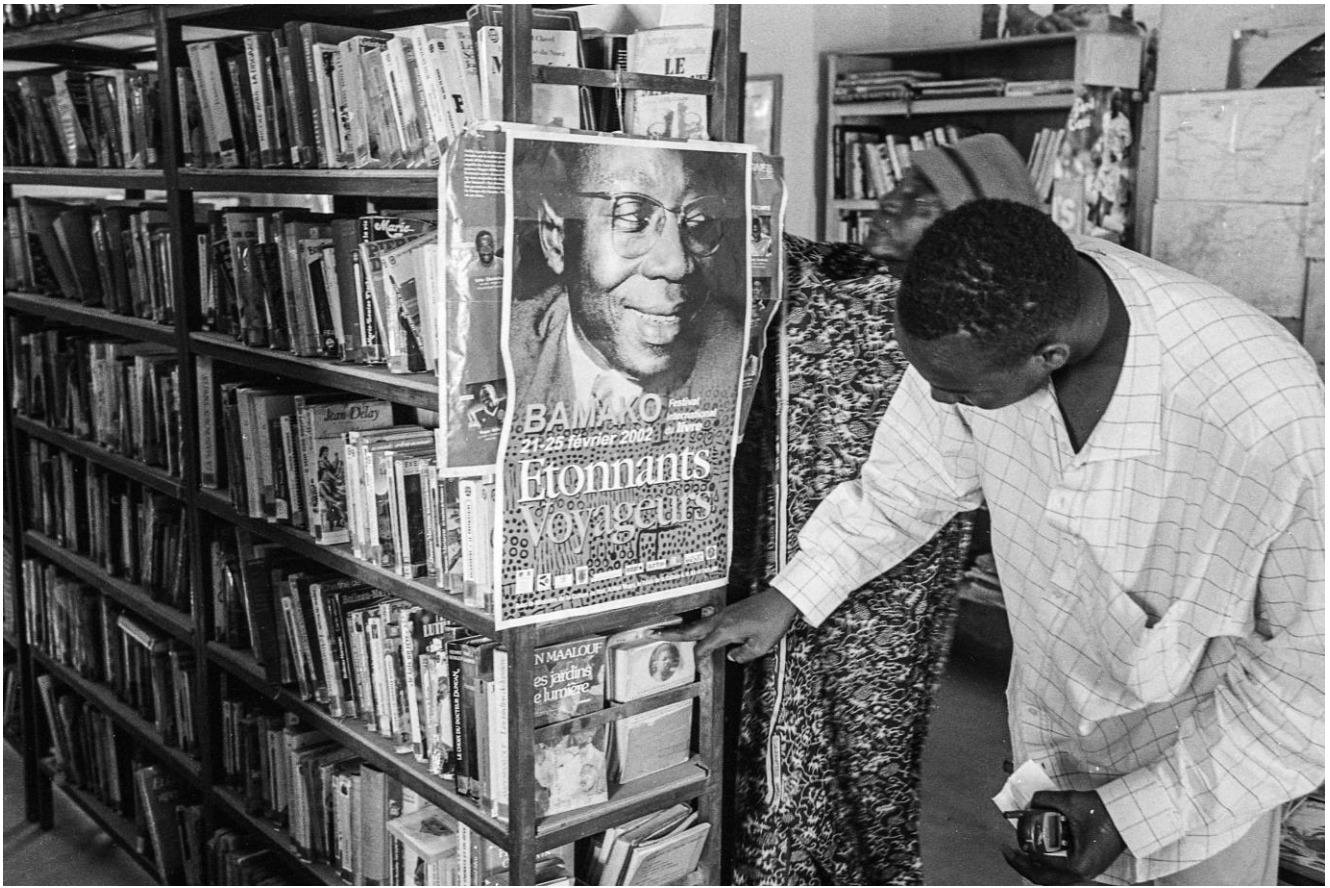
















Hôpital Sominé Dolo

L'hôpital Sominé Dolo porte le nom du premier ministre malien de la santé, nommé juste après l'indépendance. Il a été construit en 1952 pour abriter « l'Assistance Médicale Indigène ». C'est devenu ensuite un établissement régional. Il comporte une centaine de lits. Une équipe de médecins, chirurgiens et infirmières assure tous les soins médicaux. Il n'existe pas d'aide-soignants. Tous les autres soins (toilette, repas ...) sont assurés par les familles des patients. Pour chaque personne hospitalisée, deux à trois personnes de sa famille vivent en permanence dans l'hôpital. Elles installent leur campement sur la cour ou sous un hangar.

Il n'existe pas non plus de service de nettoyage et de maintenance. Un plombier effectue quelques réparations avec très peu de moyens matériels. Un ancien électricien à la retraite intervient encore de temps en temps, à la demande du directeur. Dans ces conditions, les installations se dégradent rapidement. Le point le plus crucial concerne les toilettes du premier étage du bâtiment de médecine générale. Elles sont hors d'usage, complètement bouchées depuis plusieurs années.

Comme plusieurs associations et lycées européens, L'IUT de Saint Malo intervient régulièrement avec les étudiants du département Génie Industriel et Maintenance, pour effectuer des travaux de maintenance, de remise en état et de modernisation des installations techniques de l'hôpital. Cela permet de contribuer à l'amélioration de la qualité de vie des malades et du personnel.

Malgré tous ces efforts, l'hôpital est dans un état de délabrement considérable.

Tout en dirigeant le chantier réalisé par les étudiants, on me

permet de visiter et de photographier dans tous les services de l'hôpital, de la buanderie à la cantine du personnel en passant par la radiologie, la gynécologie, l'ophtalmologie, le bloc opératoire, la dentisterie

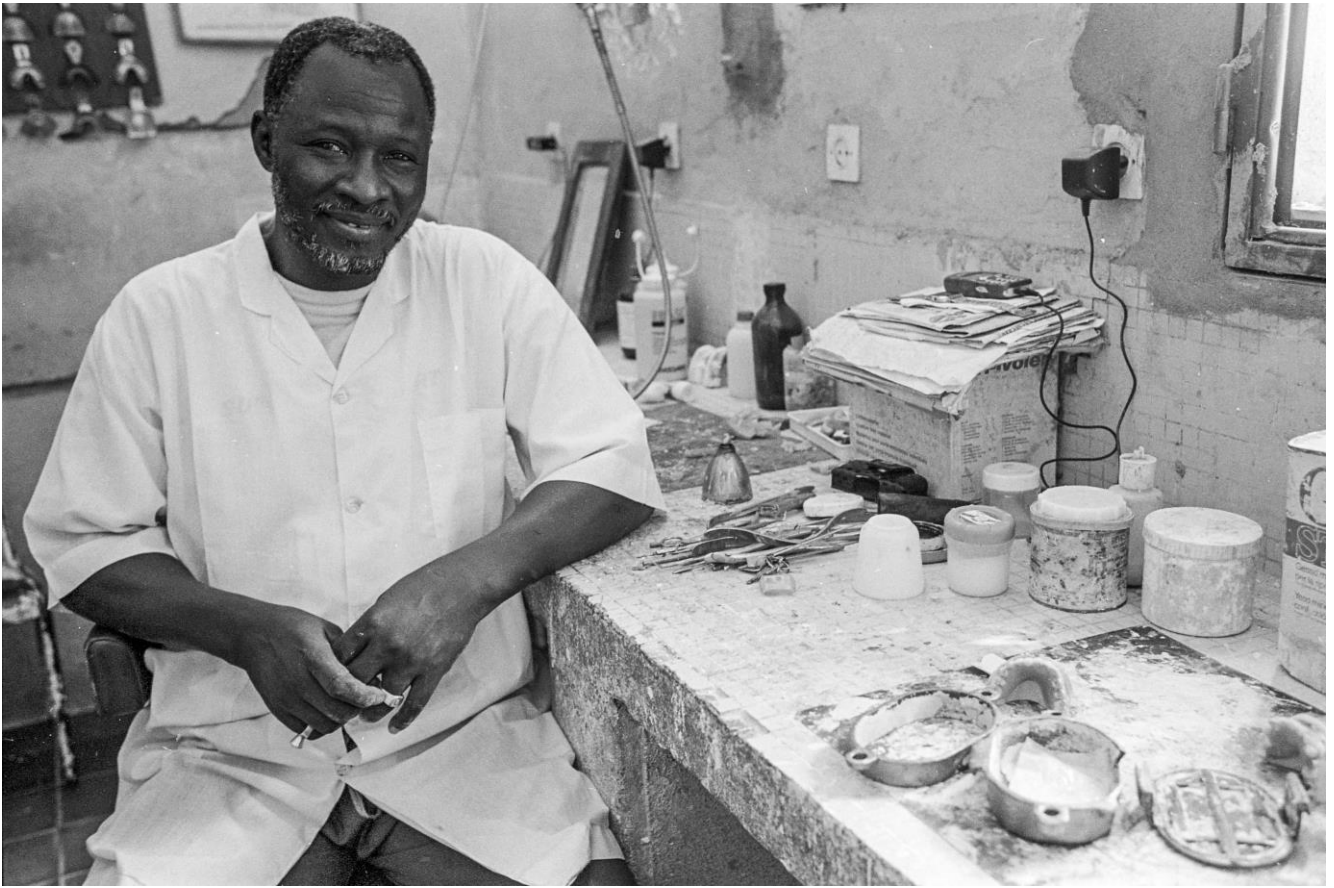
...

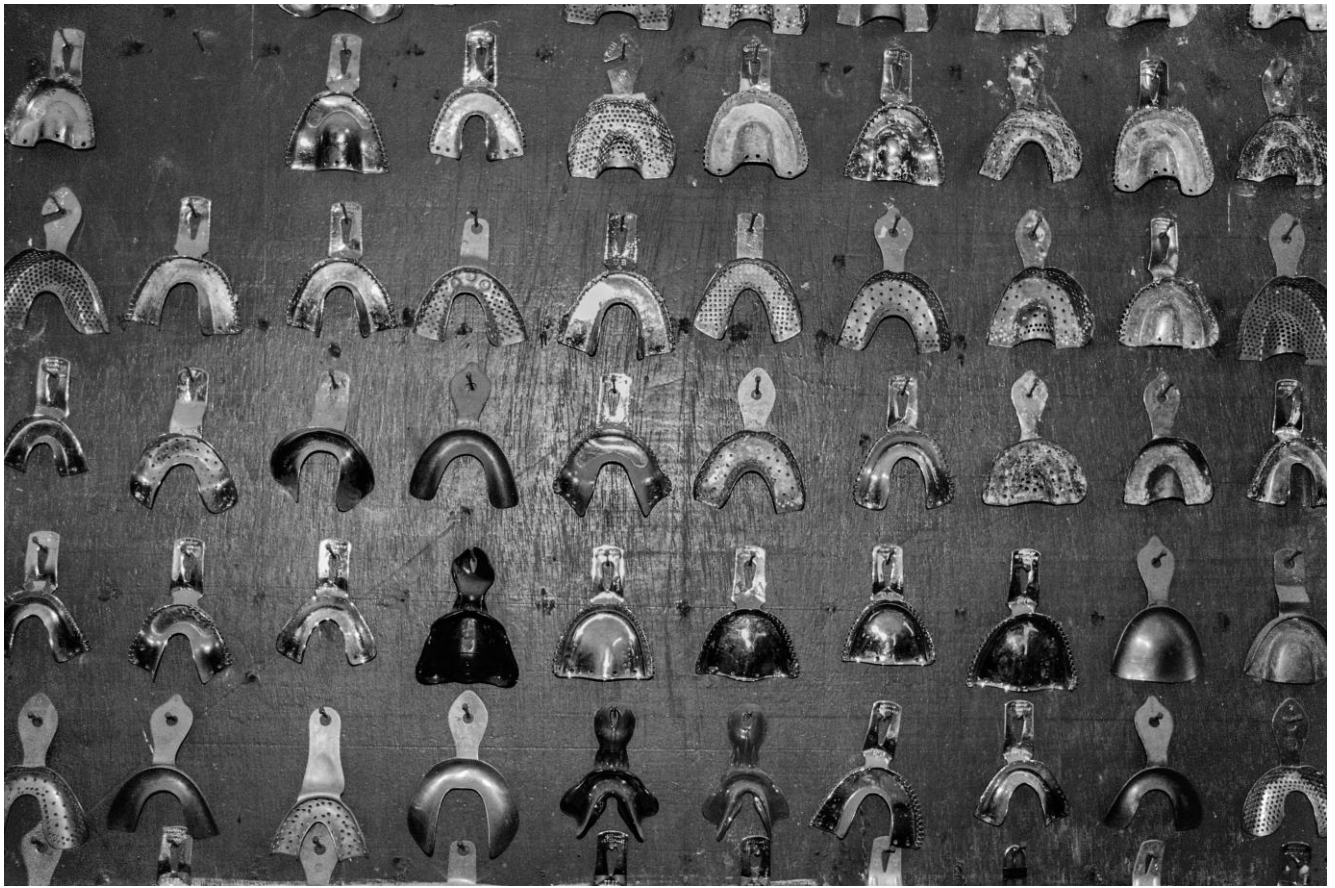




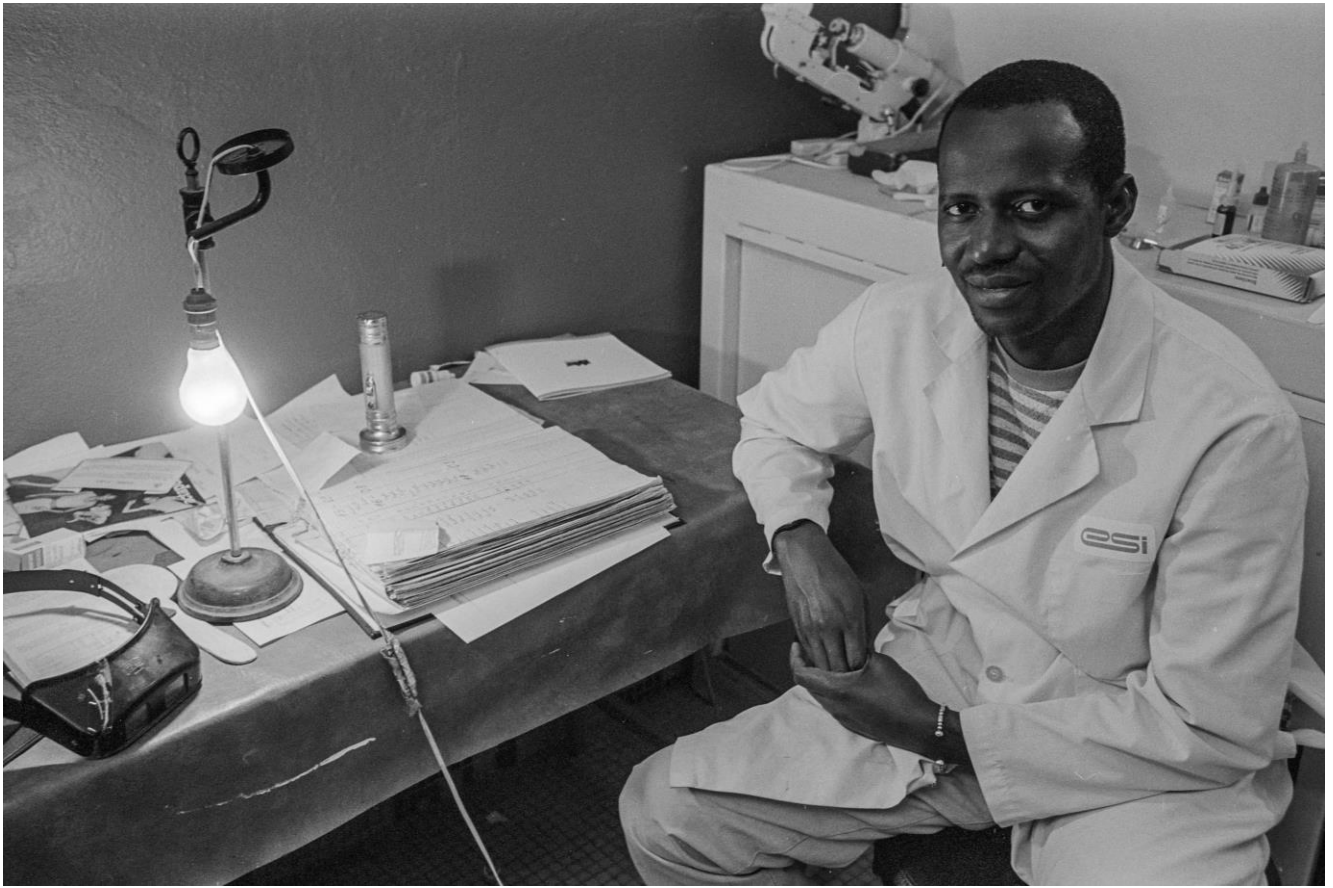


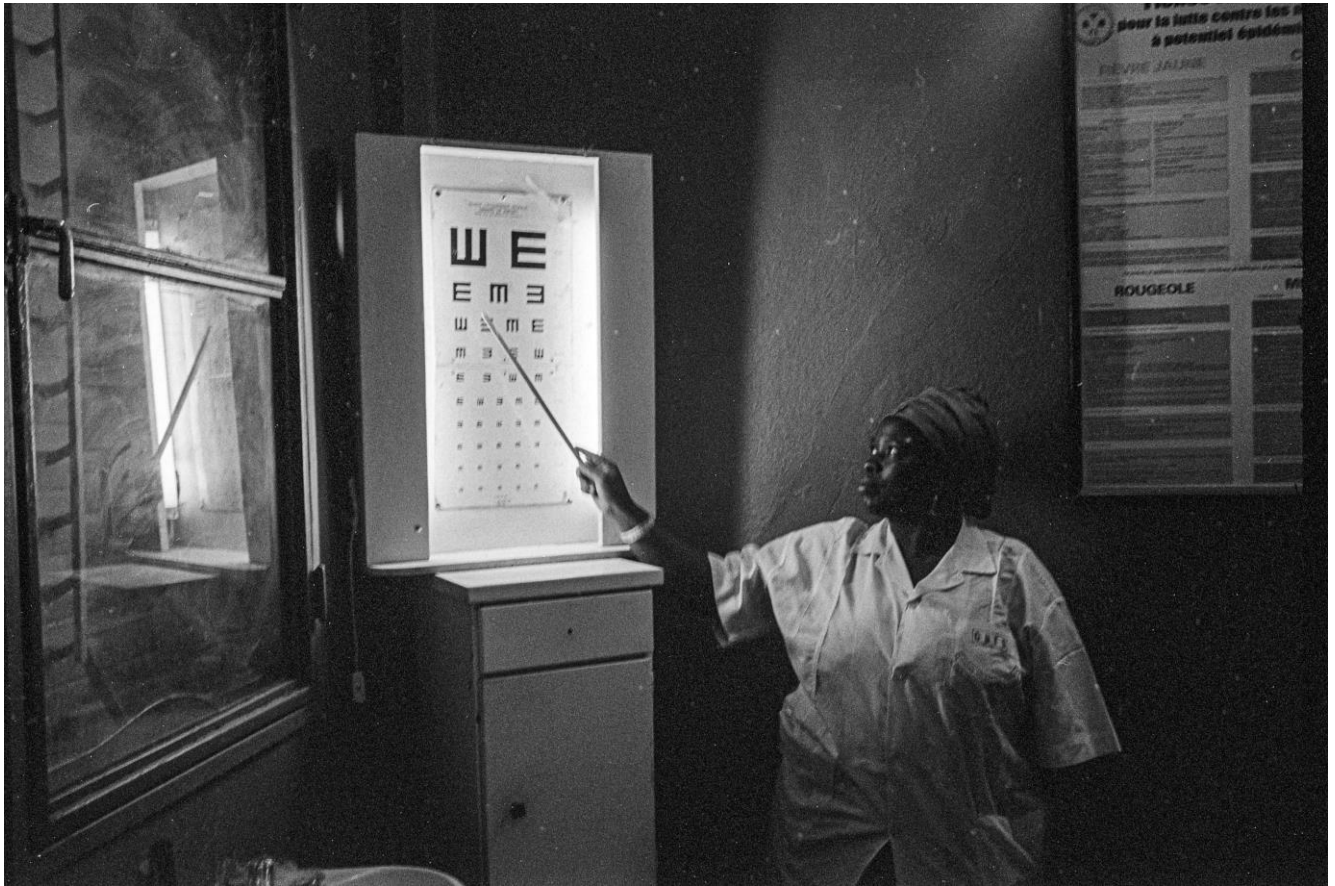


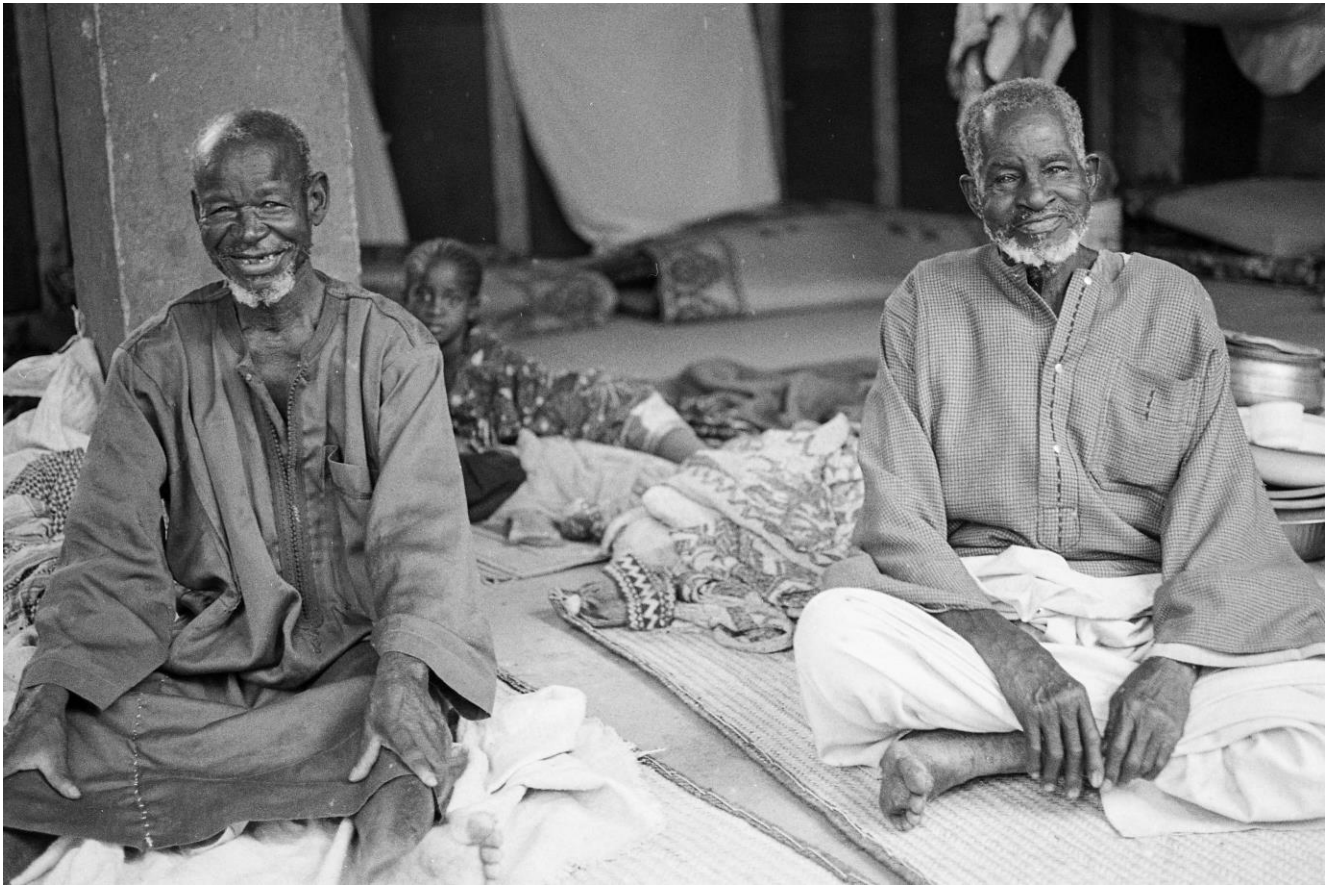




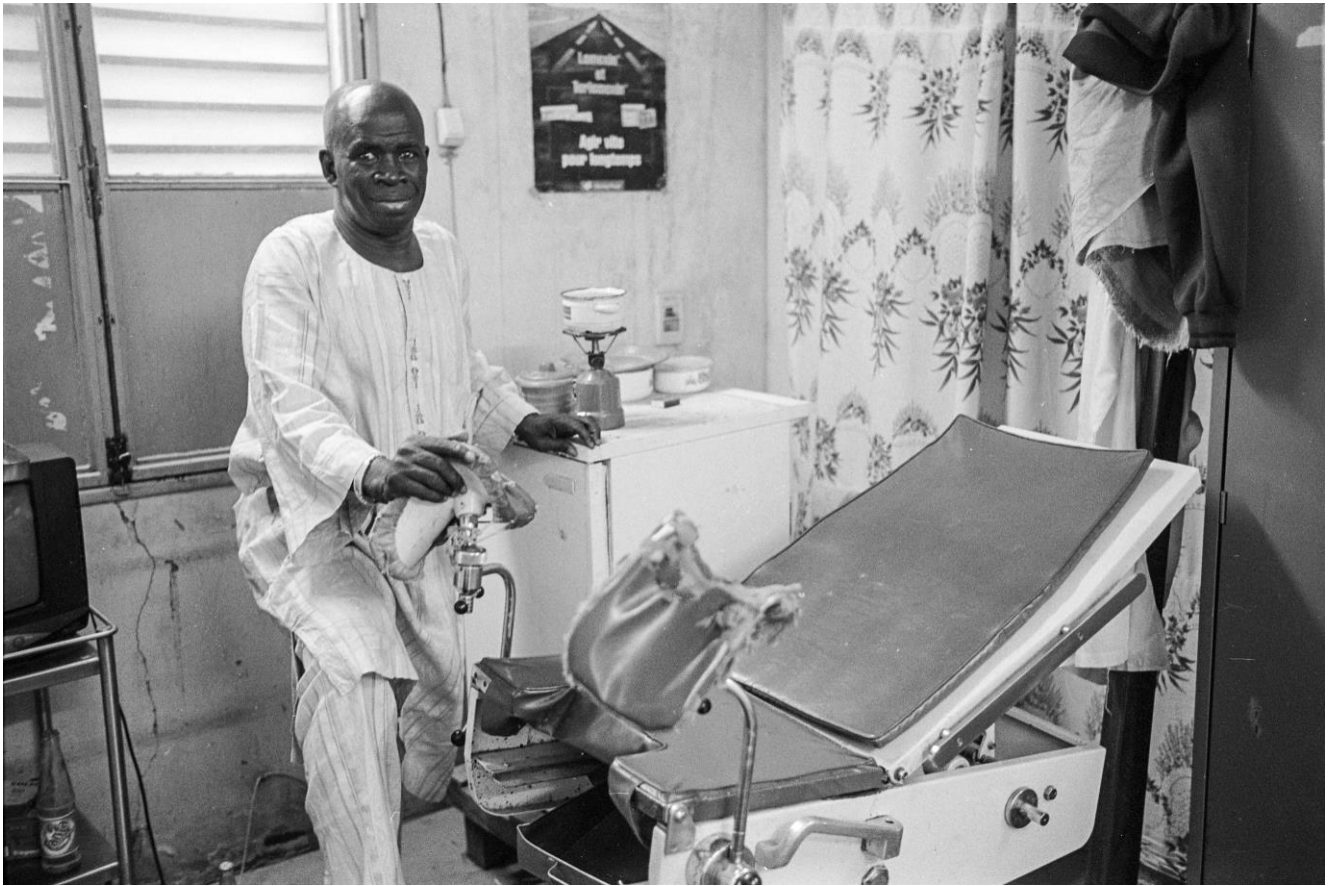


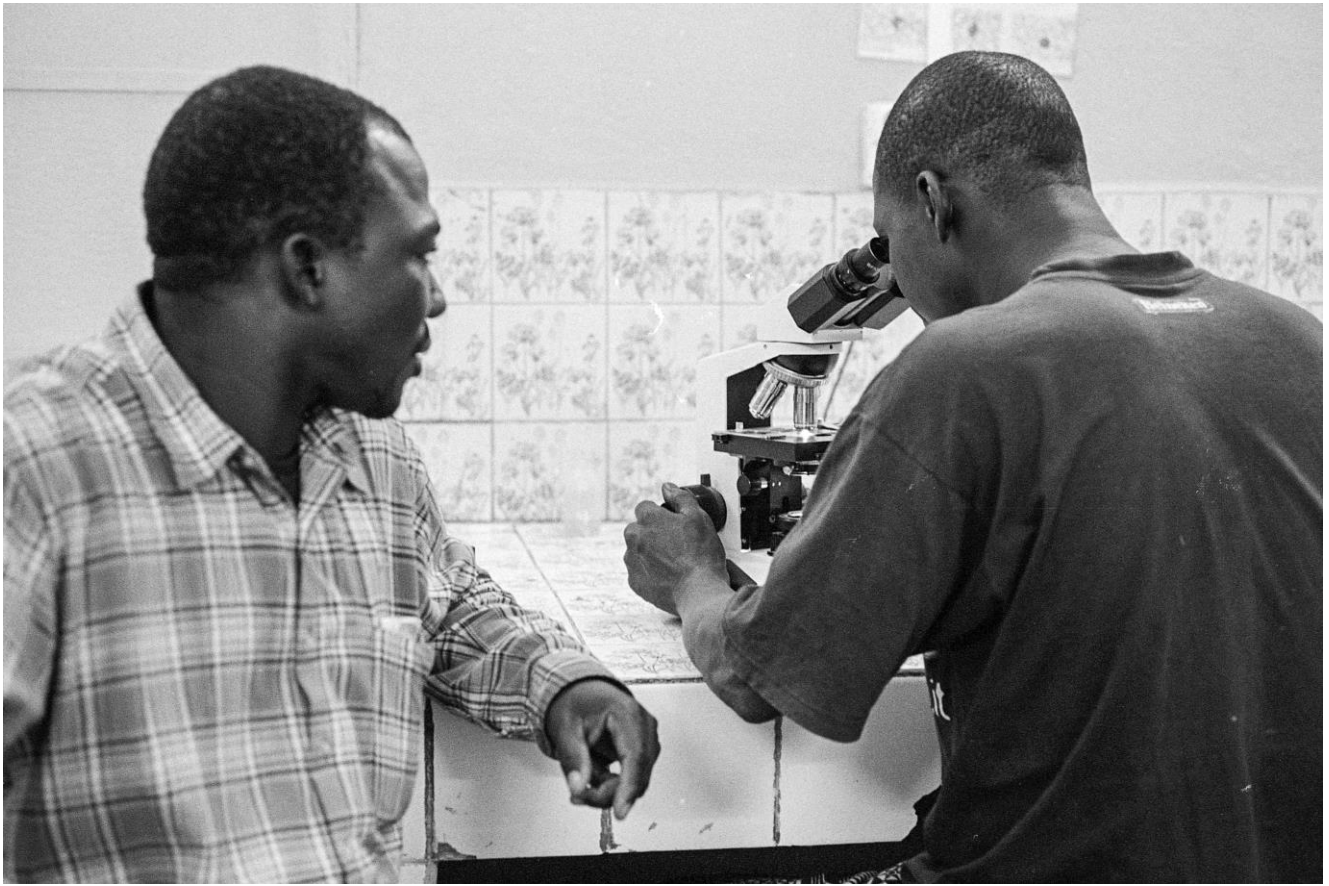














Amputation

Le dernier jour de la mission de 2004, les deux chirurgiens cubains viennent vers moi et me demandent si je peux photographier une opération. Ce matin-là il y a au programme une appendicite et une amputation. C'est l'amputation qu'ils me demandent de photographier.

Un homme est amené au bloc opératoire en fauteuil roulant. Son pied droit est bien infecté. Le mal est sur le point de se propager dans tout le corps. Pour éviter cela, une seule solution : supprimer la partie malade. Le patient sera amputé.

Les chirurgiens ne parlent ni le français, ni le bambara. Seulement l'espagnol. Les infirmiers et l'anesthésiste sont maliens. Ils ne parlent pas l'espagnol. Et pourtant, tout le monde se comprend. Les gestes se coordonnent parfaitement pour sauver l'homme.

Pendant que les chirurgiens s'affairent sur le patient, me voici libre de me déplacer où je veux pour réaliser ce reportage. Je suis équipé de deux boîtiers argentiques. Un en noir et blanc et l'autre en couleur.

Je peux photographier les moindres faits et gestes des deux chirurgiens, de l'anesthésiste et des infirmiers. Le patient qui se fait couper la jambe n'est pas endormi. Il est simplement anesthésié sous péridurale. Il est parfaitement conscient de ce qui lui arrive.

Je suis un peu mal à l'aise au début, mais l'appareil met une certaine distance entre l'homme allongé et mes sens. J'appuie sur le déclencheur, encore et encore. Je n'entends plus le bruit de la scie, je ne perçois plus les odeurs dégagées par l'opération, je ne fais même pas attention aux éclaboussures qui m'atteignent.

Pendant l'opération, qui a duré plus d'une heure, je photographie et

je discute avec l'anesthésiste et les deux infirmiers.

Lorsque la jambe se détache, elle tombe dans un seau. Celui-ci se renverse. Machinalement, d'un geste du pied, un des deux praticiens le remet en place, tout en continuant d'opérer

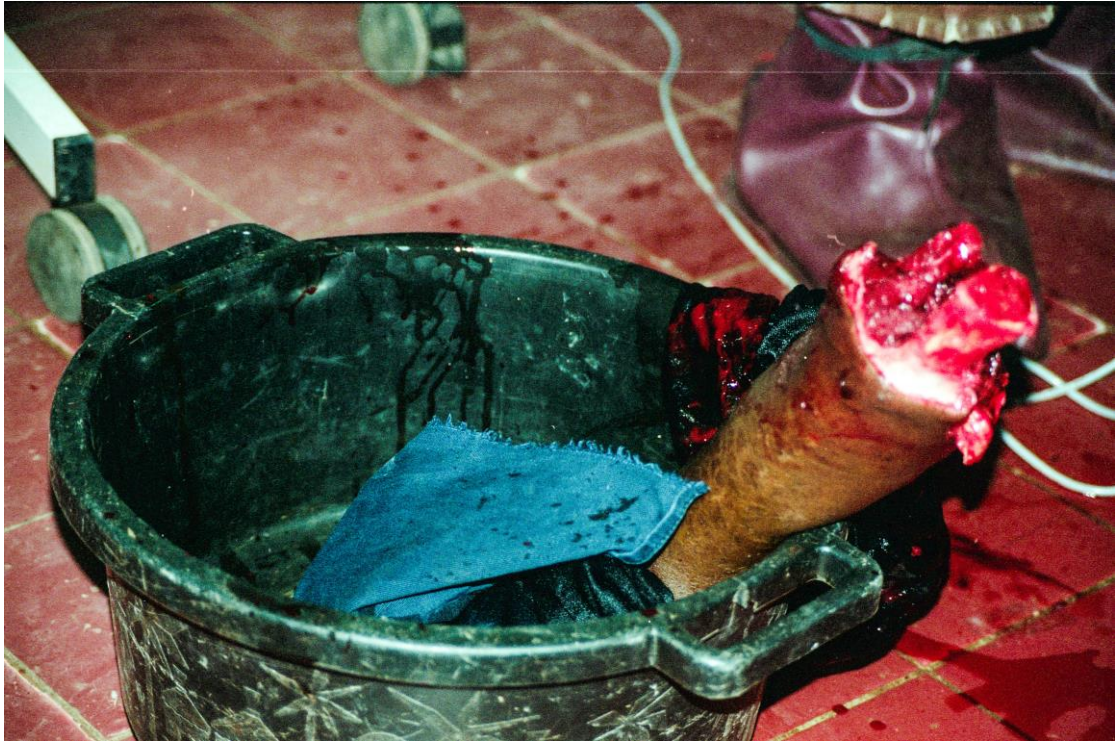
















Talfi, photographe

Talfi TOURE est photographe. Il est installé sur une portion de trottoir, à l'ombre. Il utilise une grosse boîte en bois, équipée d'un objectif, fixée sur un trépied. Ce dispositif lui sert à la fois d'appareil de prise de vue et de laboratoire de développement ambulant. Il réalise ainsi des photos d'identité pour 1000 FCFA les quatre.

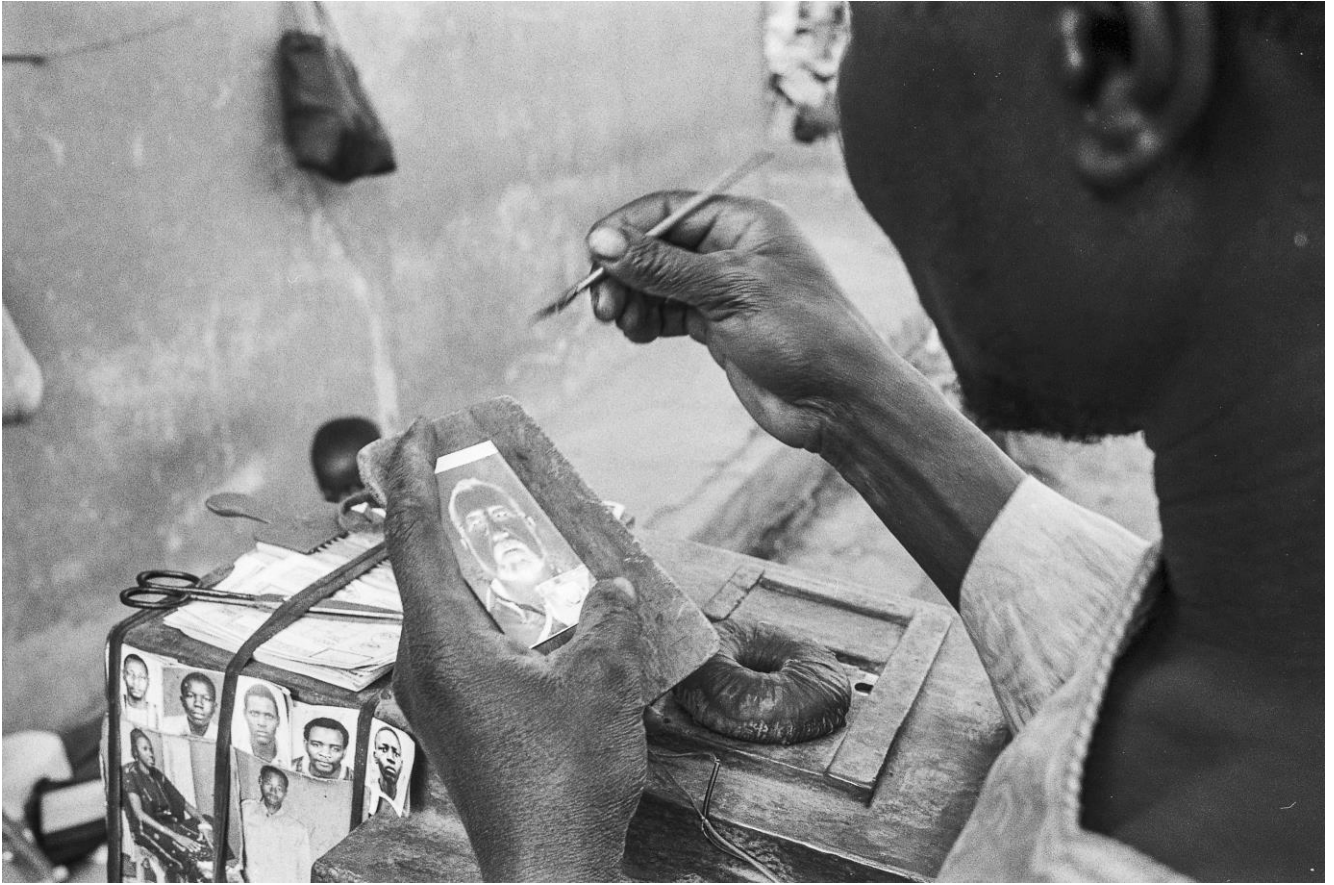
Talfi réalise ses photos en plusieurs temps. La personne à photographier se positionne devant l'appareil. La surface sensible est du papier photographique Ilford. L'obturateur est un simple bouchon sur l'objectif. Le temps de pose est réglé en enlevant à la main le bouchon pendant une demi-seconde environ. Le photographe peut ainsi raccourcir ou rallonger le temps de pose en fonction de la lumière ambiante.

A l'intérieur de la boîte se trouve un dispositif d'éclairage inactinique. Un œillette permet de voir à l'intérieur afin de procéder au développement du morceau de papier sensibilisé. Après immersion dans le révélateur, puis dans le fixateur, il obtient ainsi un négatif sur du papier en noir et blanc.

Sur ce négatif, Talfi effectue quelques retouches à l'aide d'un pinceau très fin avant de passer à l'étape suivante.

Pour obtenir un positif, il suffit de placer le négatif devant l'objectif et de le photographier en utilisant une autre feuille de papier Ilford dans l'appareil. En décalant successivement la feuille de papier sensible, il obtient ainsi quatre photos d'identité.









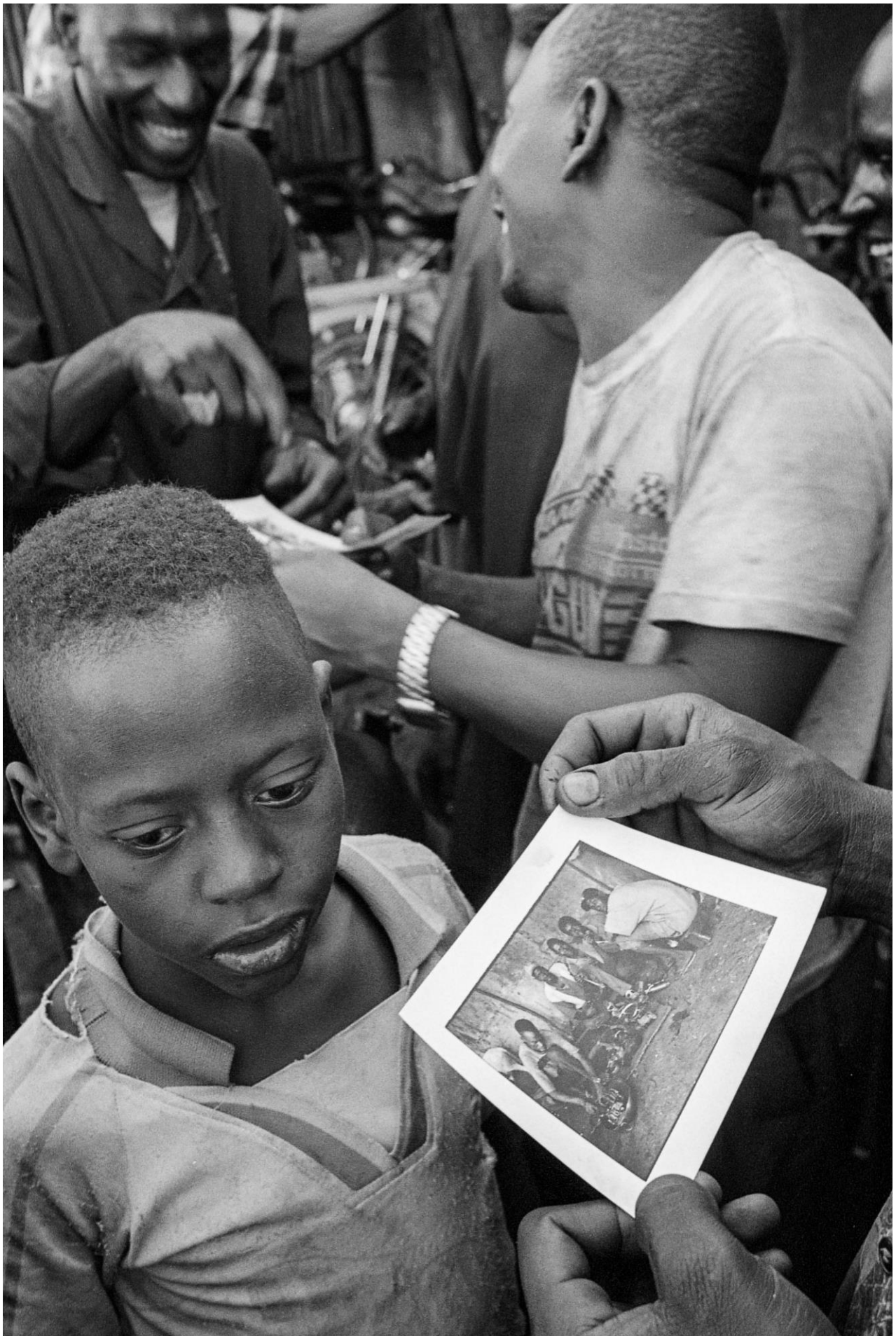
Réparateurs de mobylettes

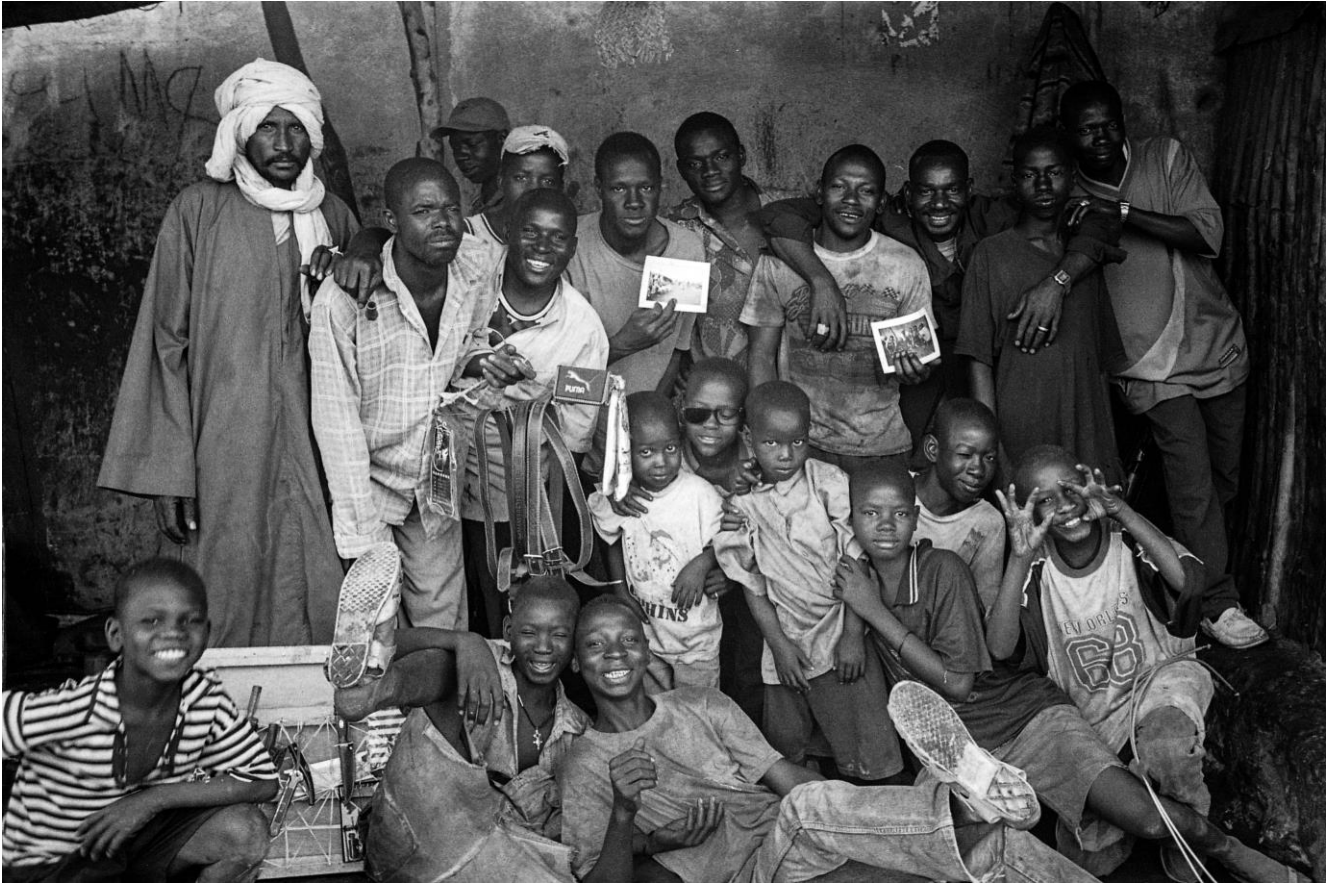
Février 2000, je marche sur la digue qui relie l'ancienne et la nouvelle ville, avec mon appareil photo volontairement bien en évidence. Je sens qu'il va se passer quelque chose mais je ne sais pas encore quoi. C'est moi qui dois provoquer l'évènement. Il y a des moments où le photographe doit être discret, voire invisible si possible, l'appareil caché sous la veste. Là, je sens qu'il faut qu'on voie mon Leica. Je le manipule aux yeux de tout le monde. Je fais semblant de cadrer une scène de rue en marchant lentement. Tout à coup quelqu'un m'interpelle. C'est ce que j'attendais ! En passant devant l'échoppe des réparateurs de mobylettes, j'entends « Hé toubab ! ». Ibrahim, un des réparateurs qui semble être le chef m'interpelle. En un clin d'œil, je me retrouve à l'intérieur de l'atelier, assis sur une caisse en bois, une tasse de thé à la main. On prend le temps de se regarder, de se parler, de s'apprécier. Je suis un des rares étrangers à s'intéresser à eux. Nous passons ensemble un bon moment. Ils veulent tout savoir sur moi, d'où je viens, ce que je fais au Mali, comment est la vie en France ... Avant de les quitter, je réalise quelques clichés et je note leur adresse. On ne sait jamais, si un jour je reviens...

Février 2003, je repasse au même endroit. Ibrahim et ses amis ne m'ont pas oublié. Je leur apporte les quelques clichés que j'ai faits trois ans plus tôt. Cela déclenche une scène de liesse dans la rue. Je vois passer mes tirages entre toutes leurs mains pleines de cambouis. Je reste encore un bon moment avec eux et je refais des photos.

Mars 2004, une dernière visite avec de nouvelles images. Je vois dans leurs expressions encore plus de plaisir à me revoir. Cette fois, j'utilise la couleur.









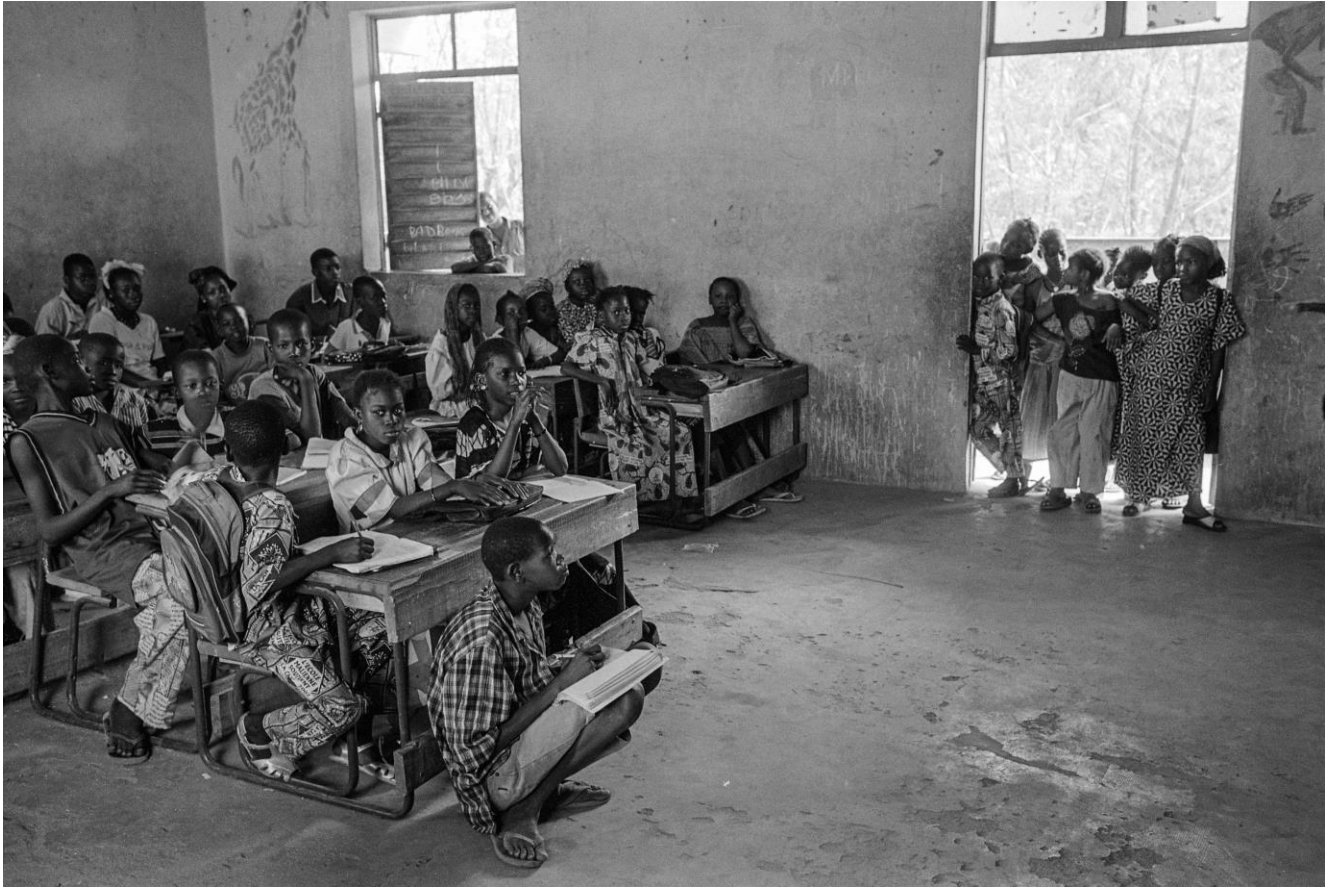


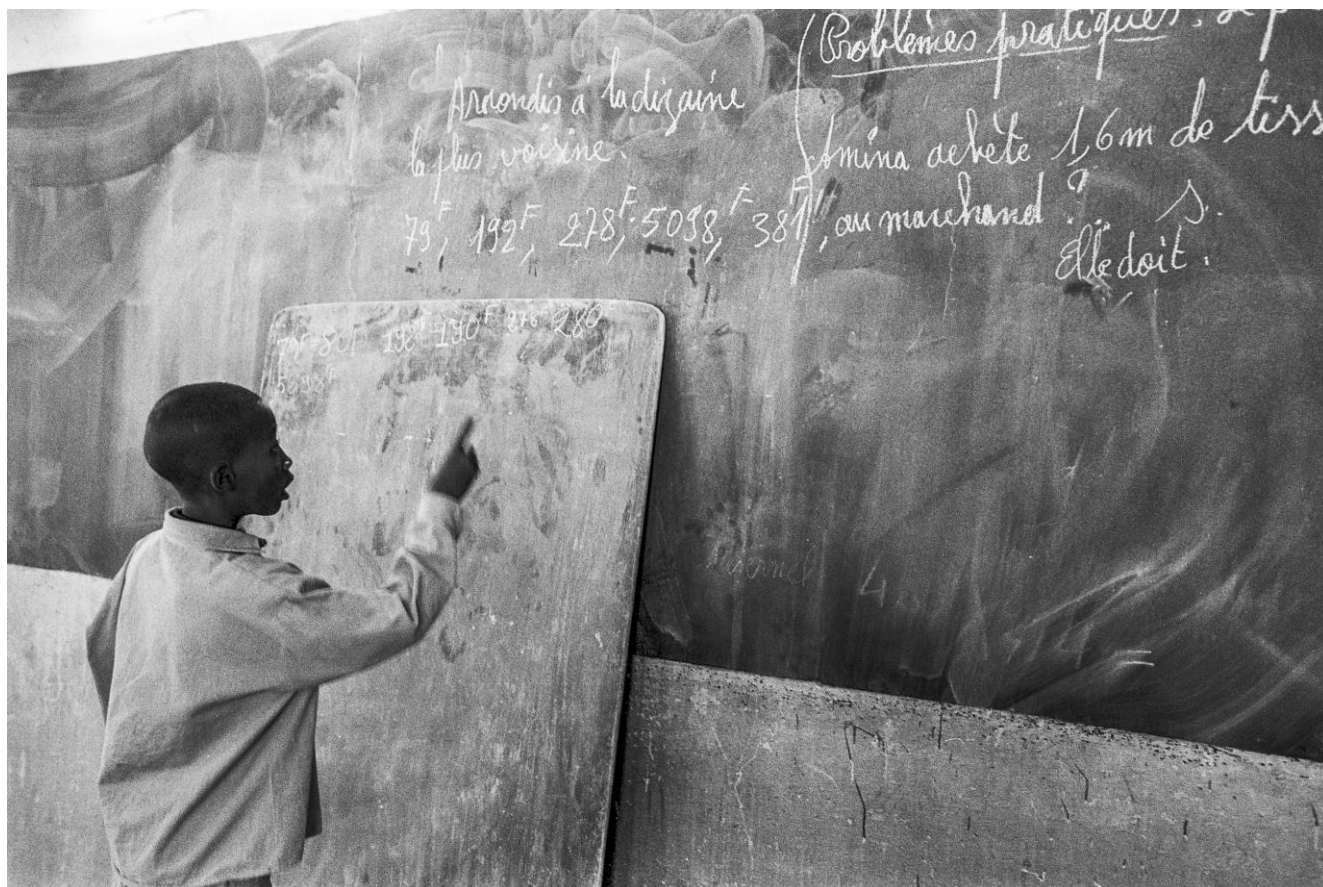
Ecoles

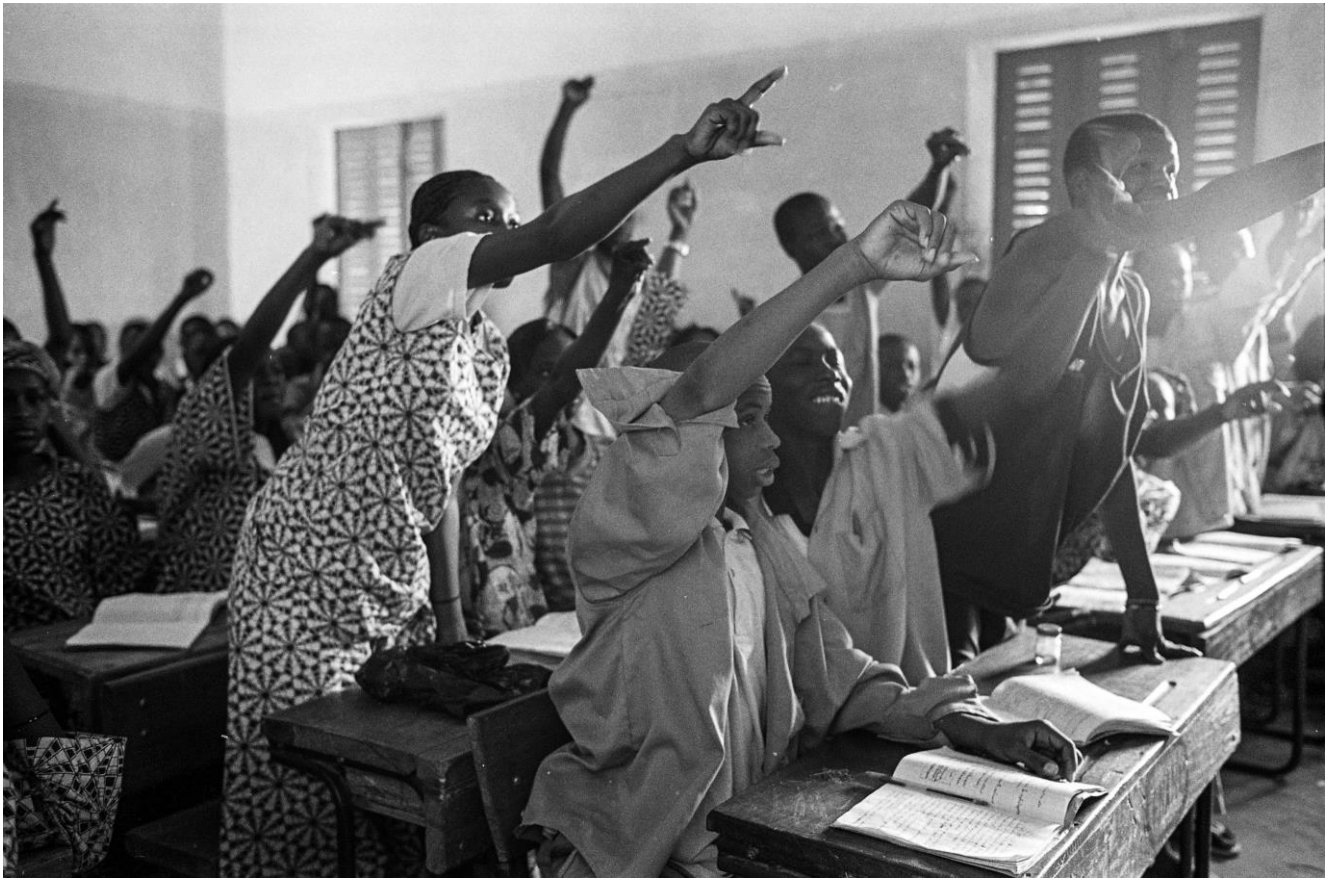
Un matin vers 10 heures, je marche dans la vieille ville de Mopti, sans but précis en savourant les odeurs, les bruits des mobylettes et des activités journalières. A un moment, j'arrive au niveau du collège public. Je suis attiré par le bruit caractéristique d'une cour de récréation. Je me dis qu'après tout, je suis moi-même un enseignant, alors pourquoi ne pas aller à la rencontre de collègues maliens ? juste pour dire bonjour. J'entre dans le collège et je m'approche d'un groupe d'adultes en train de jouer à un jeu qui ressemble aux dames, à l'ombre d'un bâtiment. Ils utilisent un jeu fait maison, avec des pions carrés. Ce sont des enseignants qui font la pause. Je me présente et demande à rencontrer le directeur. Une des personnes se lève, interpelle un jeune élève qui m'emmène vers le bureau du principal. L'entretien est très chaleureux. J'explique ma démarche et aussi la raison de ma présence au Mali. Je lui raconte que j'accompagne un groupe d'étudiants pour faire des travaux à l'hôpital de Mopti et j'en profite pour rencontrer d'autres enseignants et d'autres structures éducatives. « Soyez le bienvenu » me dit le Directeur. Il me confie à un enseignant qui m'accompagne de classe en classe, pendant les cours. Je suis autorisé à photographier tout ce que je veux. A chaque fois que je rentre dans une classe, immédiatement, tous les élèves se lèvent et attendent que le professeur leur dise de s'asseoir. Une fois dans la classe, je discute un peu avec l'enseignant et le cours continue. Je me fais le plus discret possible. Parfois on m'offre une chaise. Je m'assois alors dans le fond de la salle pour assister à une partie du cours. Les classes sont surchargées avec parfois plus de 80 élèves en même temps. Dans les écoles primaires, les effectifs sont divisés en deux. Une partie des élèves a cours le matin et l'autre l'après midi, avec le même instituteur.

Je reste un long moment dans une classe de quatrième. La professeur de biologie présente un cours sur l'arénicole, ou plus couramment le ver de terre. A chaque question posée, une quinzaine de mains se lèvent et les enfants s'exclament « Moi madame, moi madame. » Soudain, en plein milieu du cours, cinq élèves se lèvent brutalement et sortent rapidement par la fenêtre en riant. Ils ont aperçu le surveillant avec son bâton. Comme ils ne portent pas de tenue réglementaire, ils n'auraient pas dû assister au cours.



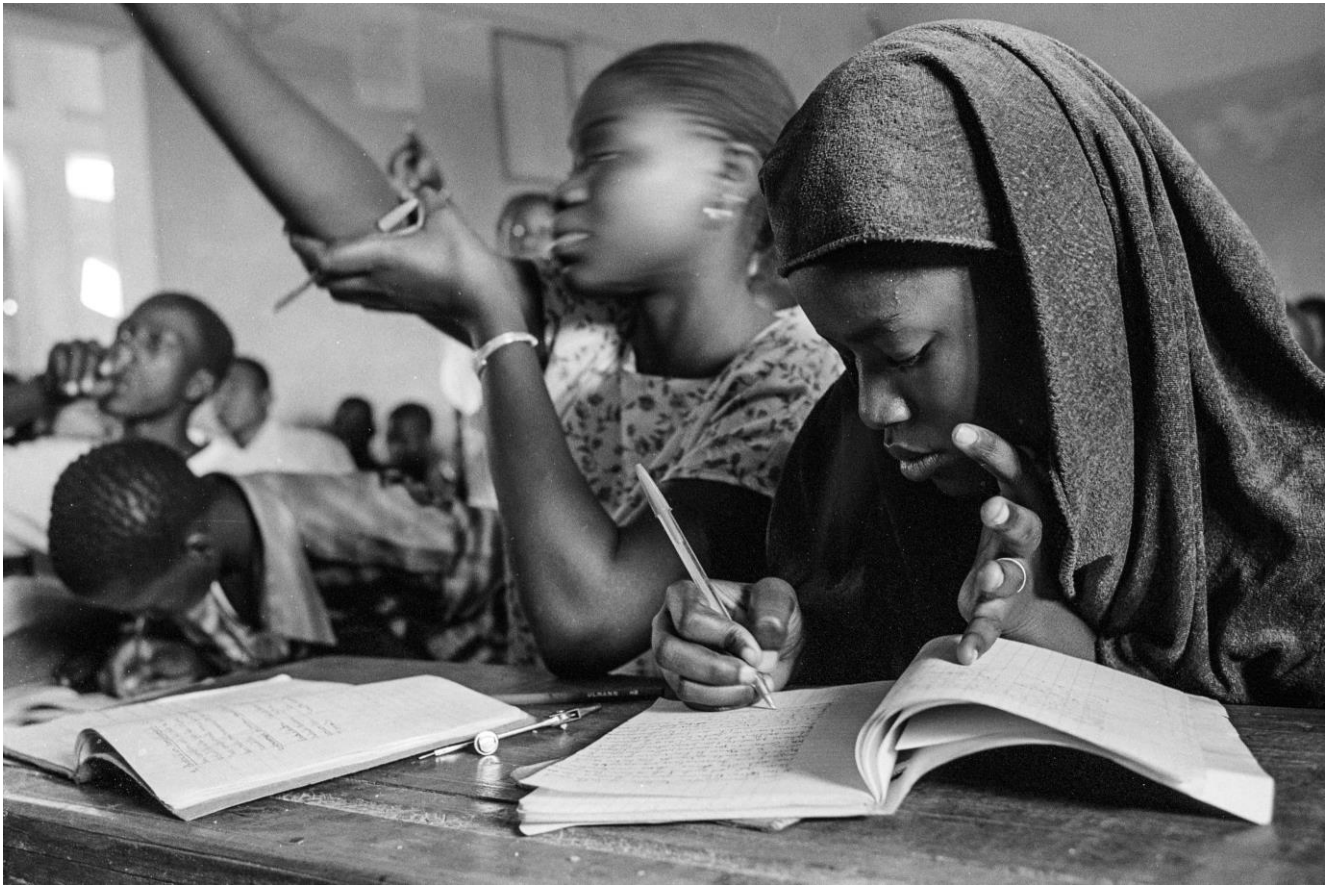




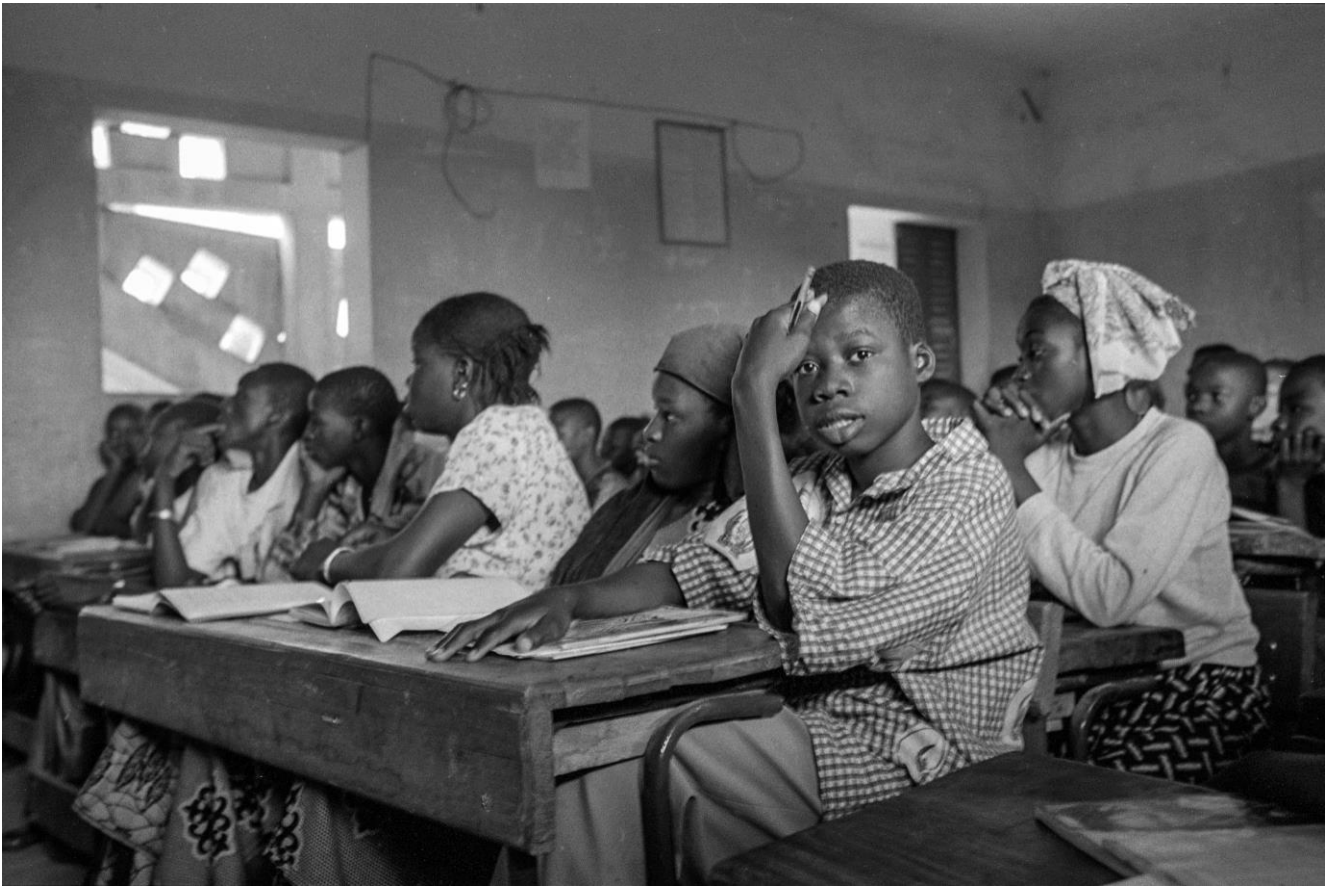


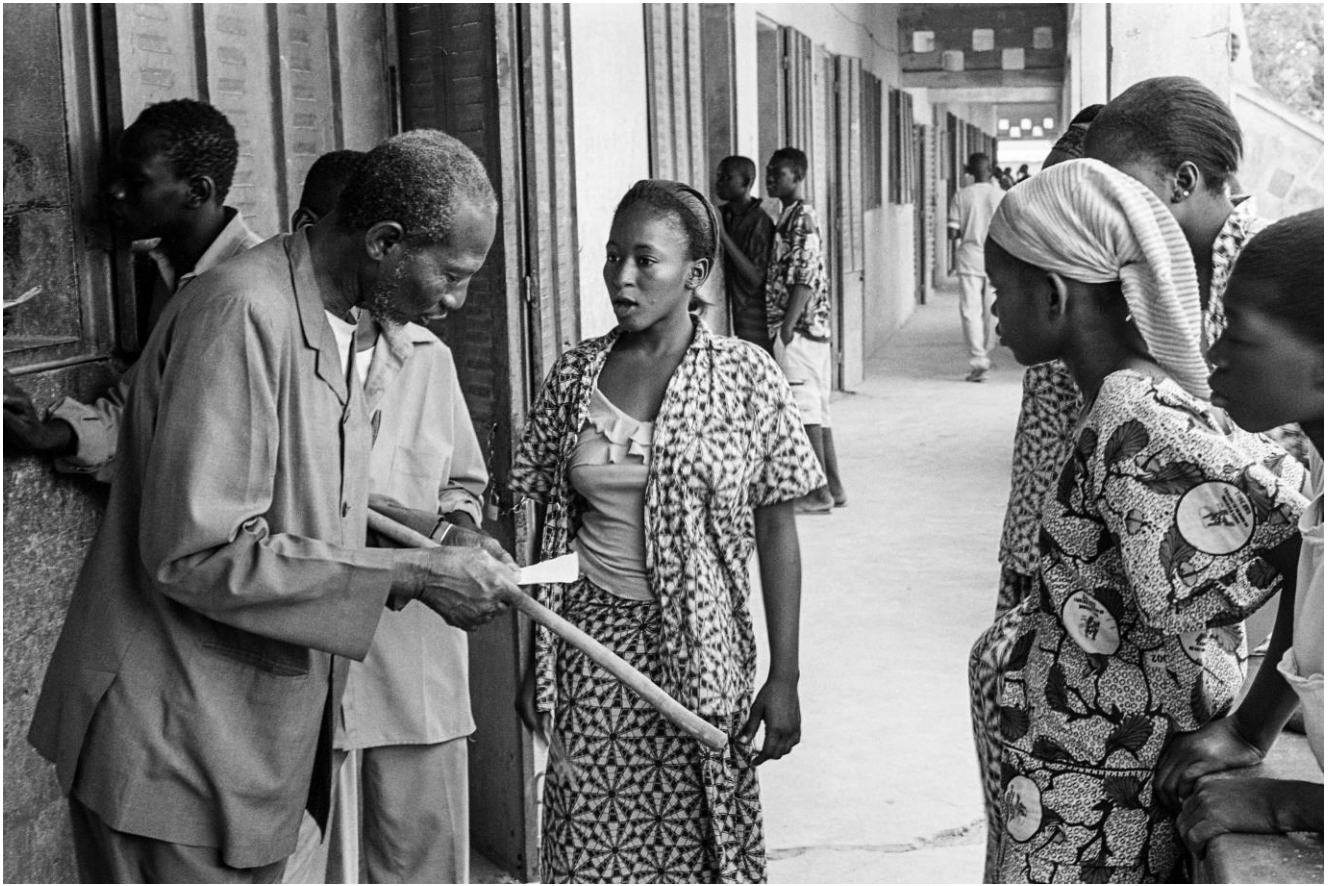








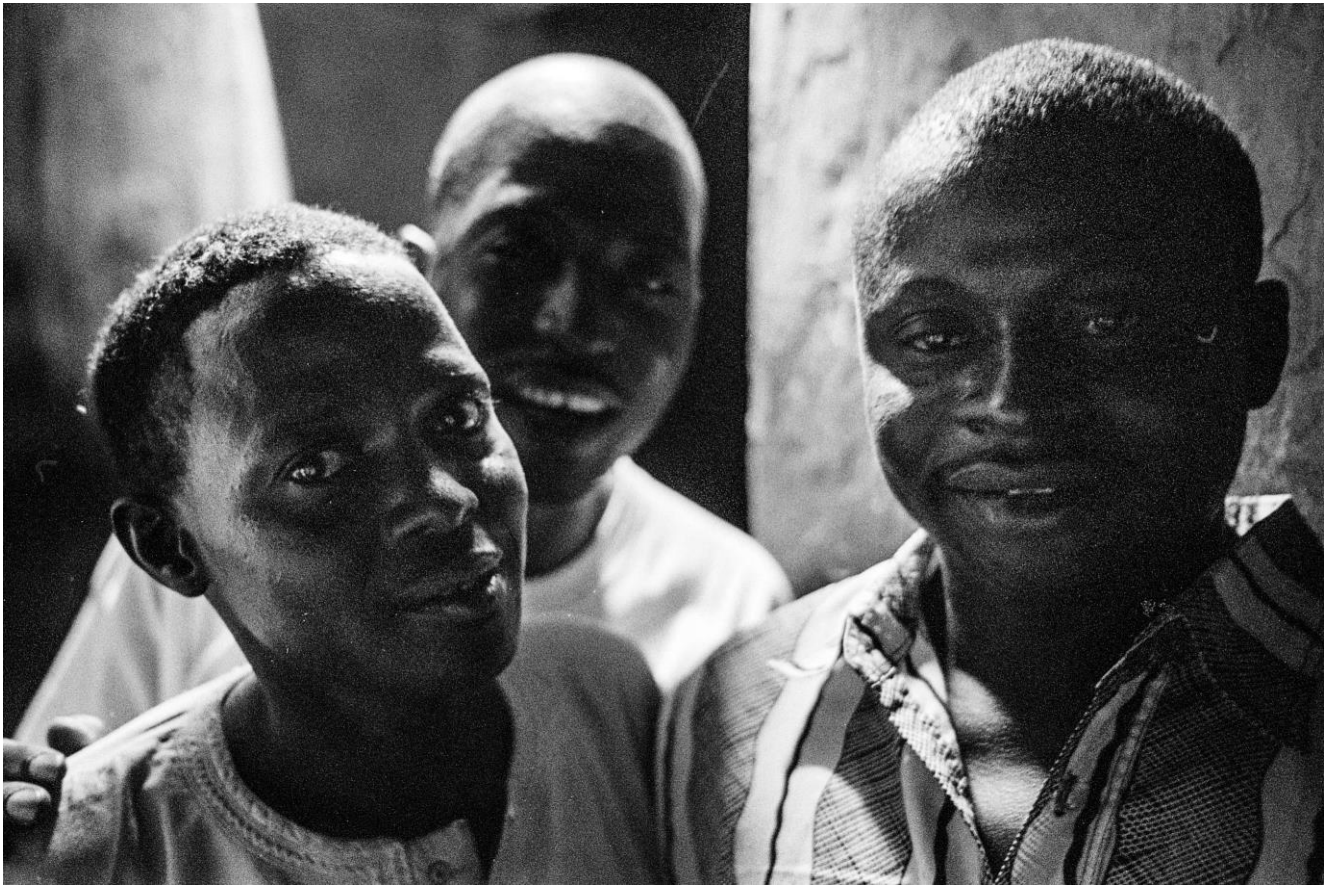




Bar Mali

Le bar Mali est bien connu des routards de passage qui souhaitent une ambiance un peu plus détendue. Ici, la bière coule à flots. Dans la cour centrale, 2 escaliers entourent un arbre. A l'étage quelques chambres sont disponibles pour le voyageur alors que d'autres sont occupées par des prostituées. Ces filles viennent pour la plupart du Nigéria. Elles ne parlent ni le français, ni le bambara. Le soir, elles sont là, au bar. Elles peuvent offrir leurs services aux clients qui le souhaitent. En tant que client du bar, le tenancier m'a autorisé à photographier ce que je voulais ... mais pas les filles. J'y ai pourtant imaginé une jeune femme que j'ai rencontré à Douala en juin 2003. Elle se prostituait occasionnellement pour pouvoir élever son enfant. Comme elle insistait pour avoir une relation tarifée, Je lui ai seulement proposer pour le même prix, une séance de photo qu'elle a acceptée.

Le bar Mali est aussi le QG des guides touristiques lorsque les groupes font étape à Mopti. Ils viennent au bar Mali pour se détendre et échanger quelques informations sur les circuits pendant que les touristes se reposent dans les hôtels.









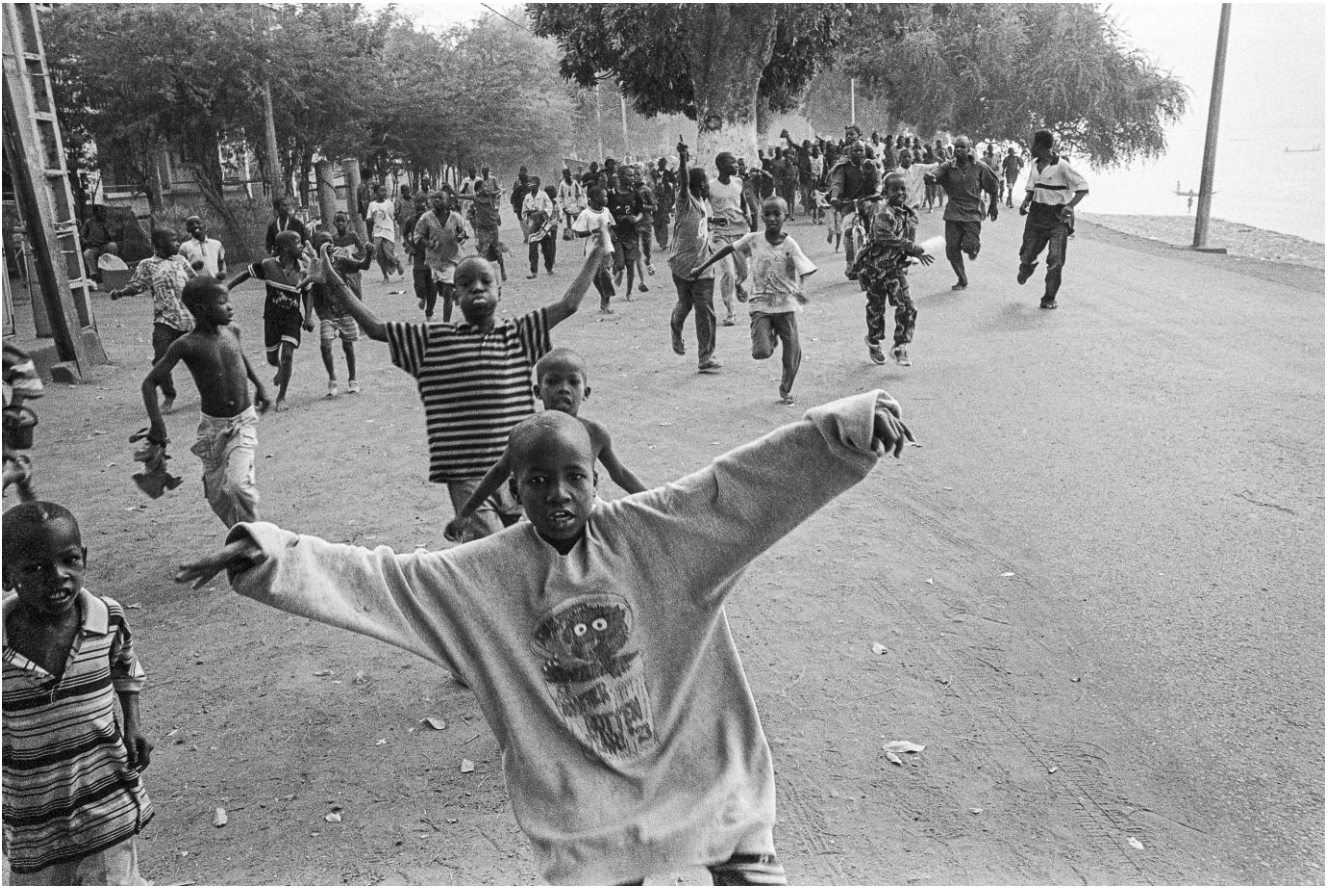


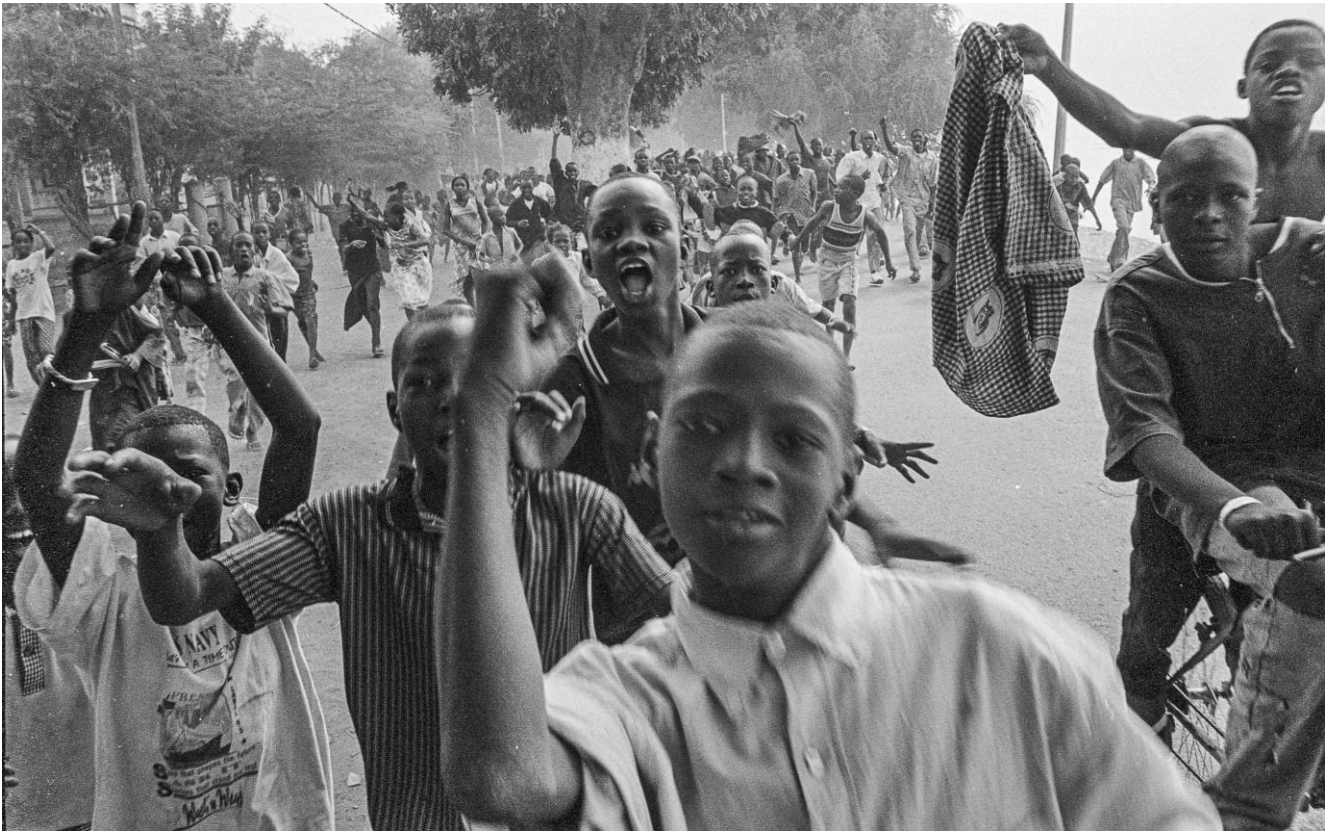
Coupe Africaine des Nations

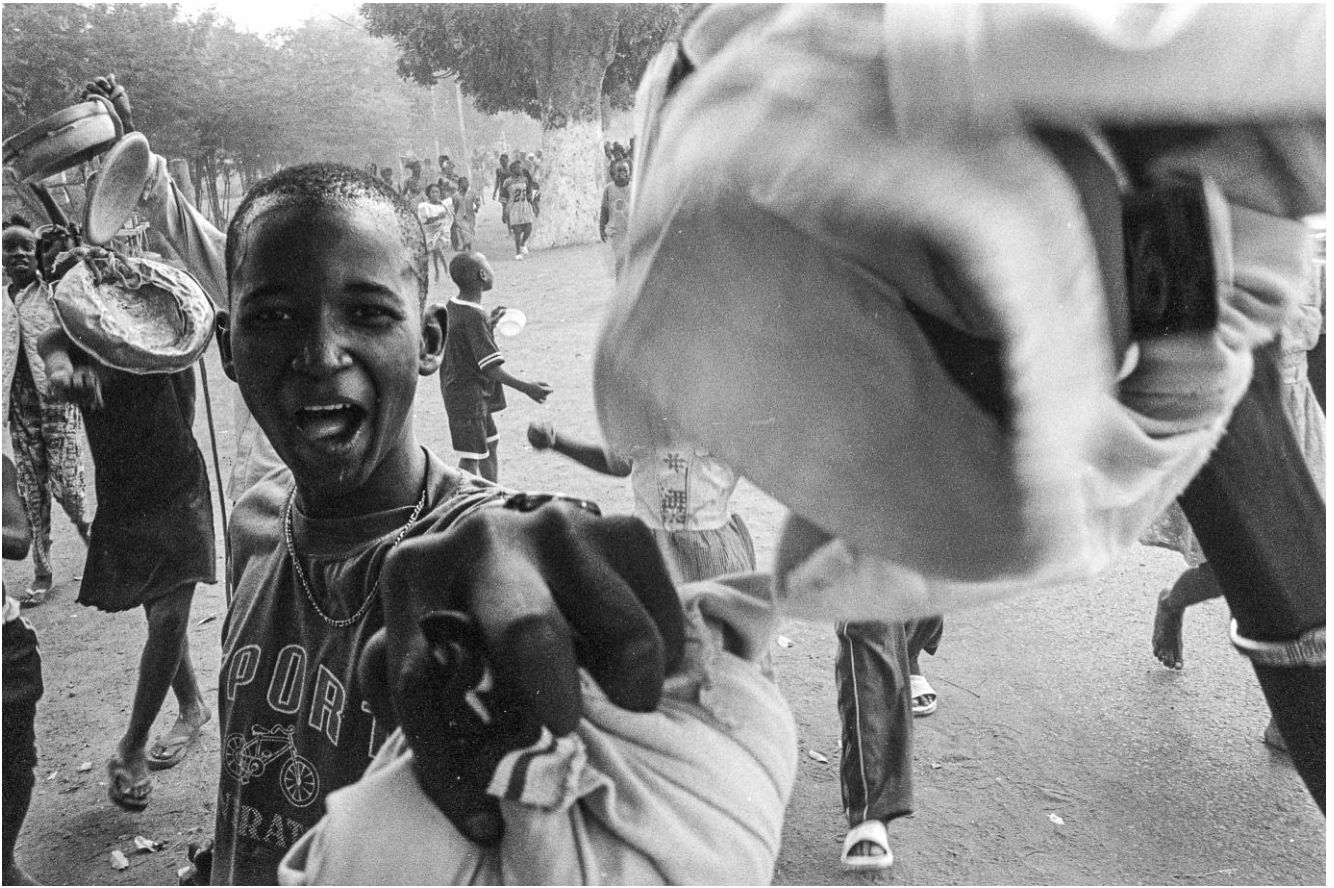
Mopti, Février 2004. Les rues sont désertes. La télévision diffuse le match de foot de la CAN qui se déroule en Tunisie. Soudain, au bord du fleuve, j'aperçois au loin un groupe d'une centaine de jeunes et de moins jeunes. Il se dirige vers moi en courant et en criant « Mali, Mali, Mali... » Le Mali vient de remporter les quarts de finale de la Coupe Africaine de Nation.

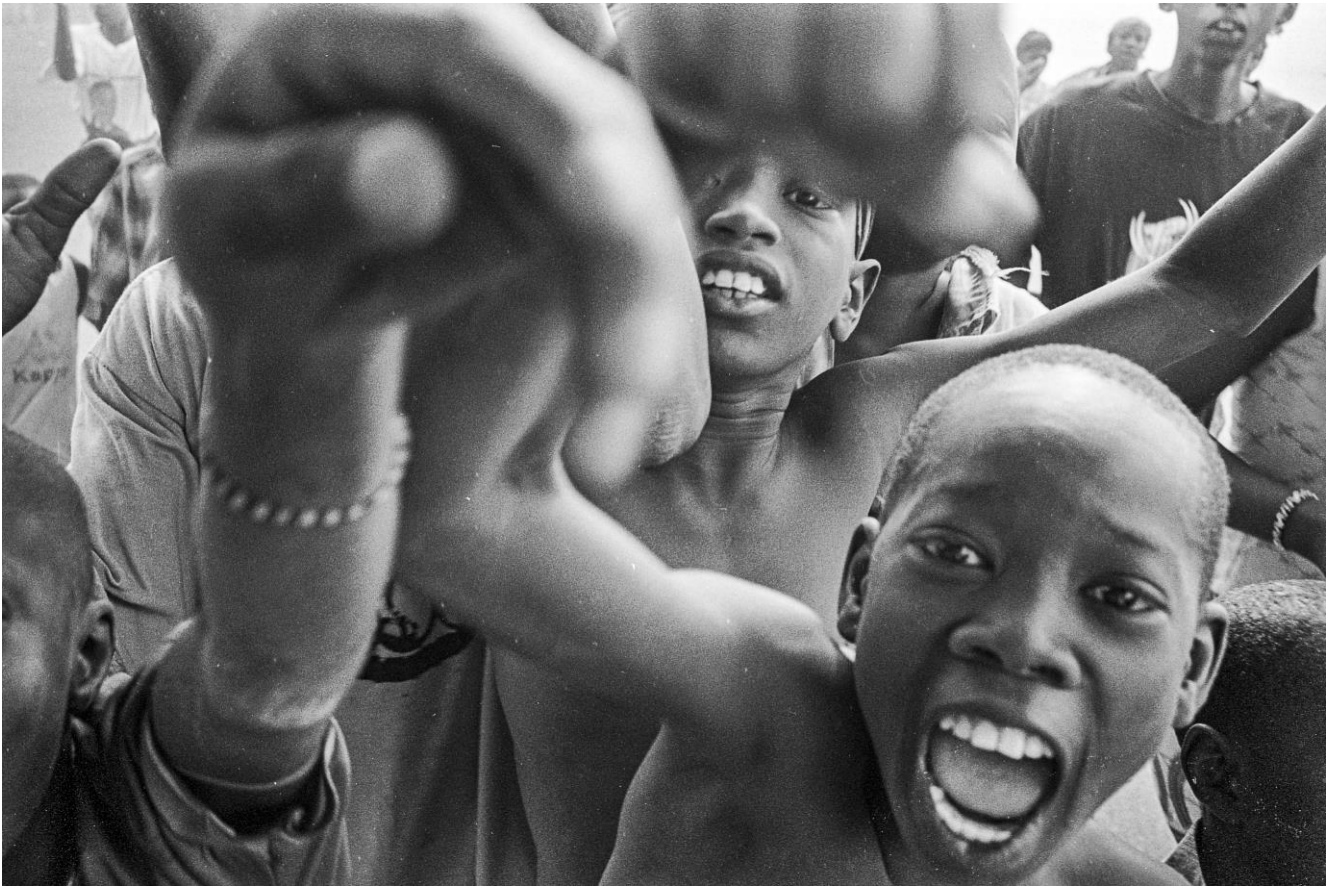
Sans vraiment réfléchir, je décide de rester accroupi, au beau milieu de la rue. J'attends. Le groupe en liesse vient vers moi. Il se rapproche. De plus en plus près. Et puis je me retrouve complètement noyé au milieu de la foule. Cela dure quelques secondes. Le groupe s'éloigne ... Avant l'arrivée d'une deuxième vague

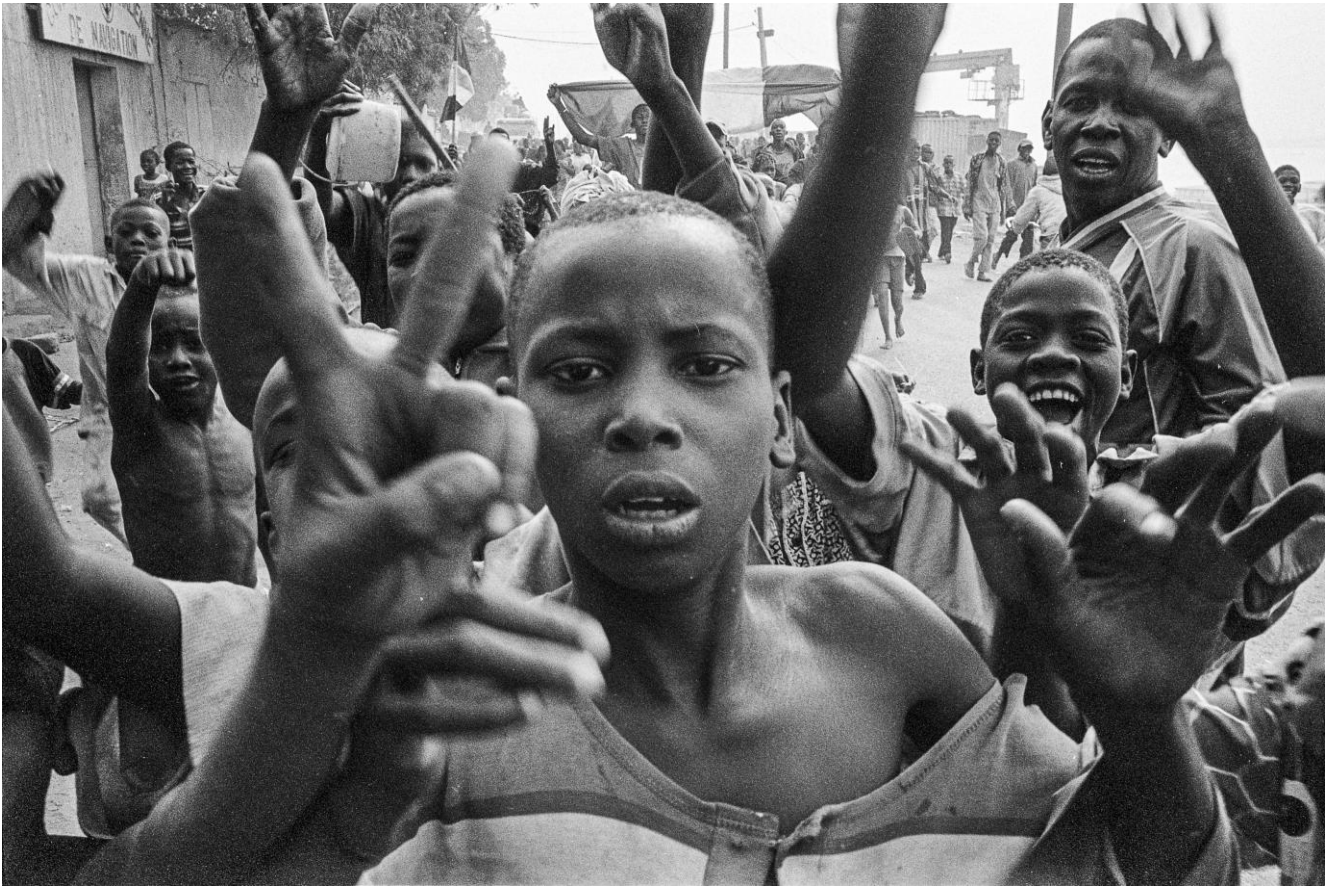
Quelques jours plus tard, le Mali dispute la demi-finale. Nos travaux à l'hôpital se poursuivent. Nous devons réaliser des branchements électriques et pour cela, une coupure générale d'électricité est nécessaire. Je pars à la recherche du Directeur pour obtenir l'autorisation. L'hôpital est désert. Près du bloc opératoire, une femme est allongée sur un lit et un appareil produit des bips répétitifs. Je trouve enfin le Directeur. Il est avec tout le personnel, dans une petite pièce. Tout le monde regarde la retransmission du match à la télévision. Pas question de couper l'électricité pour le moment. On pourra le faire quand on voudra, mais il faut attendre la fin du match !









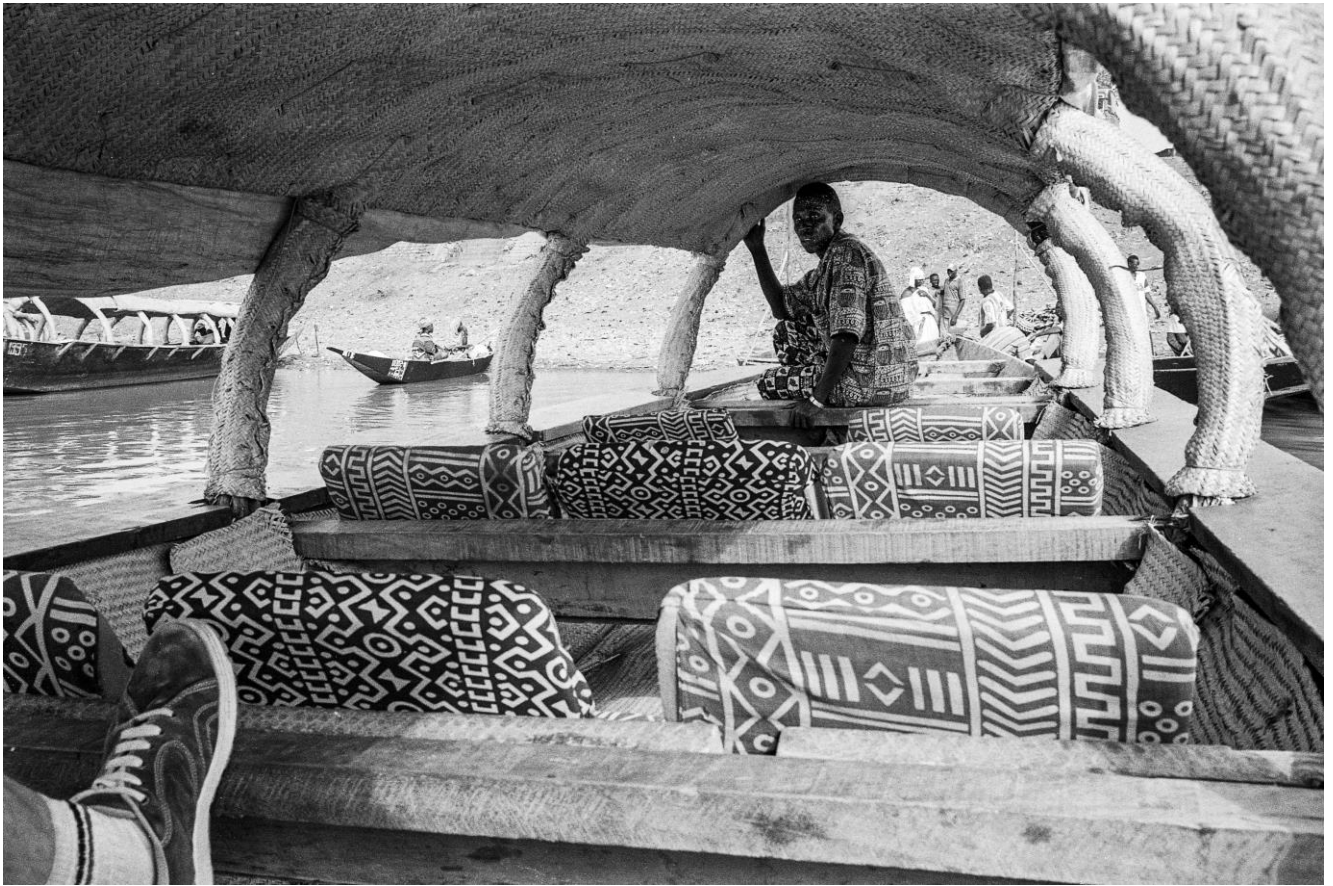




Fleuve Niger

Djénépo le piroguier, est installé sur le vieux port fluvial situé au confluent du Bani avec le fleuve Niger. Il nous emmène un après-midi sur le fleuve pour visiter l'autre rive où se trouvent des villages de pêcheurs Bozo. Sa pirogue, équipée d'un moteur hors-bord peut emmener une quinzaine de personnes. Nous sommes en période sèche et le niveau du fleuve est bas. Il est poissonneux et on y pêche du capitaine. Le fleuve est aussi un axe de communication important. Long de plus de 4000 km, il prend sa source en Siéra Léone et traverse successivement la Guinée, le Mali, le Niger, le Benin et le Nigéria où il se jette dans l'océan Atlantique. De grosses pinasses chargées de marchandises et de passagers remontent jusqu'à Tombouctou. En traversant un village, une femme voit mon appareil photo. Elle m'interpelle « photo photo photo ! ». Aussitôt, elle rassemble ses trois enfants et prend la pose. Je déclenche une seule fois. Elle me tend la main et me dit « cent francs » Je lui donne bien volontiers.



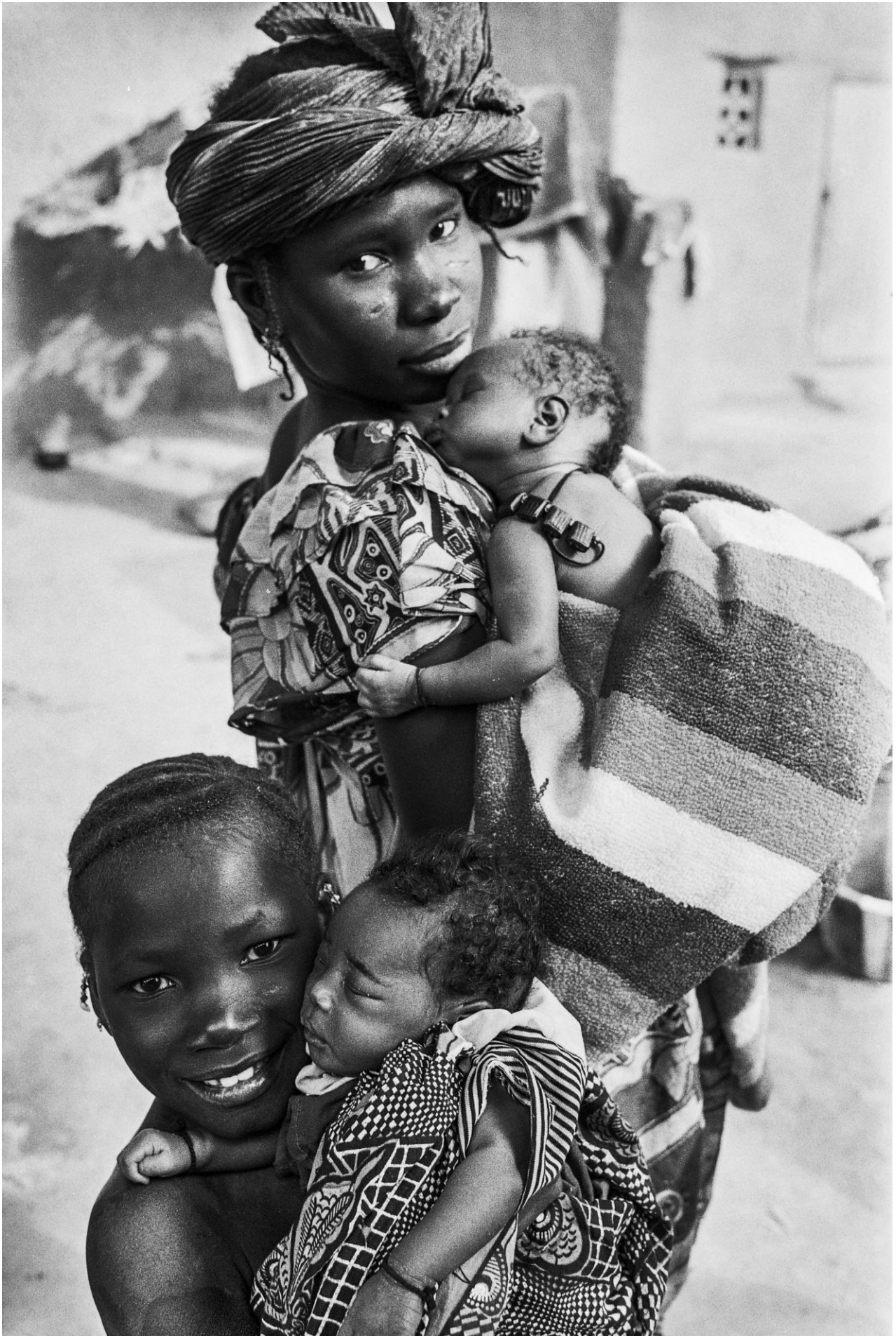














Gens de Mopti

Le mot d'ordre donné aux étudiants avant de partir a été de s'intégrer le plus possible avec la population. Je n'ai pas été déçu. A peine arrivé à Mopti, ils ont déjà noué des relations avec des jeunes et moins jeunes. Ils sont lycéens, sans emploi ou bien vivant de petit travaux ou de commerce divers. Ils viennent régulièrement à l'hôpital pour voir ce que l'on fait. Ils espèrent bien sûr, gagner un peu d'argent en faisant quelques affaires avec des français. Ils nous organisent de temps en temps des soirées chez les uns ou chez les autres pour partager un repas, écouter de la musique de vieux vinyles, ou bien regarder la télévision. Nos amis s'arrangent souvent pour servir d'intermédiaires afin de toucher une petite commission au passage sur quelques transactions.

Bien souvent, la soirée se termine à la bougie. La centrale électrique située à Sévaré n'est pas assez puissante pour alimenter toute la ville. Chaque soir, des quartiers sont déconnectés du réseau à tour de rôle.

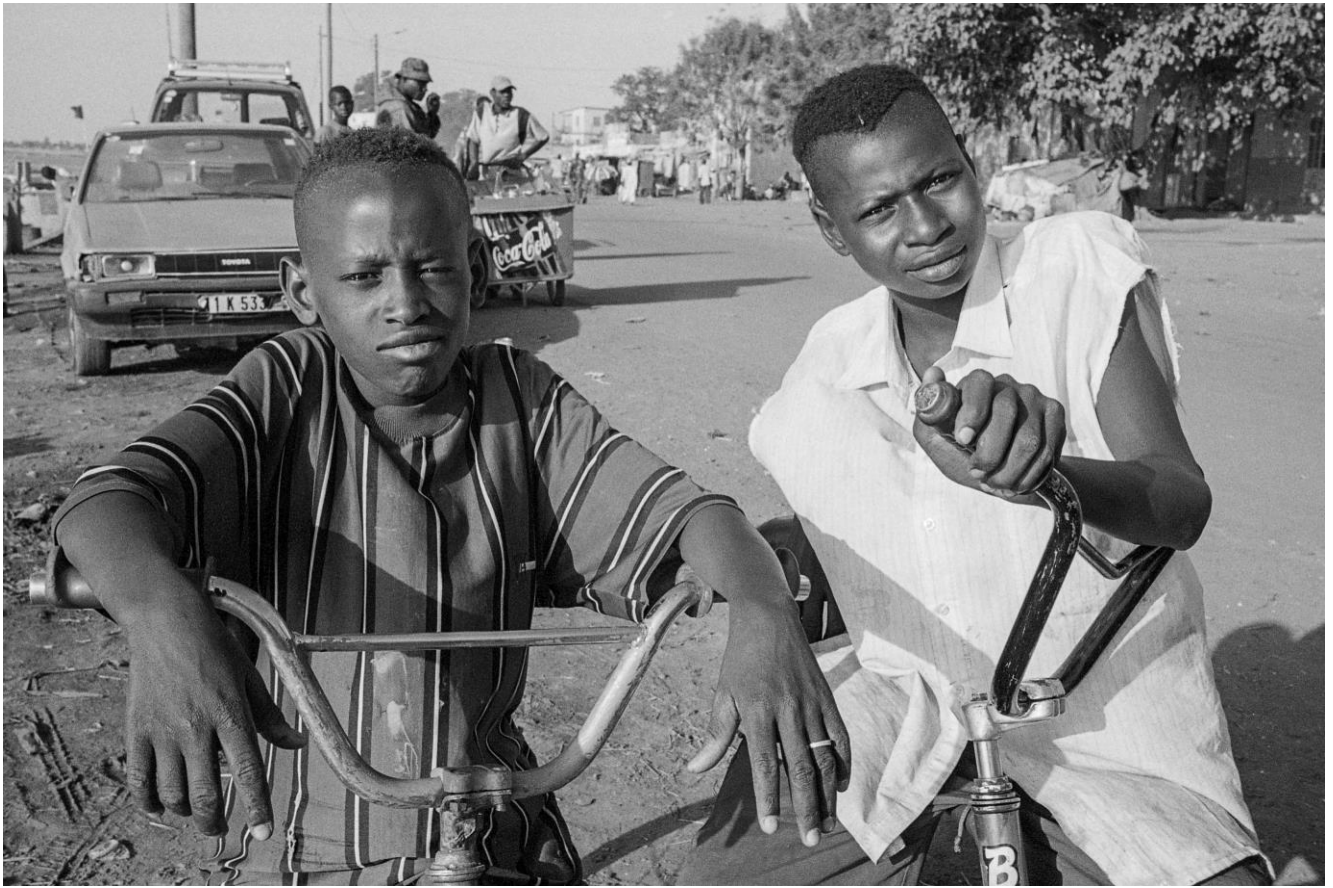
Dans la journée, je vais souvent faire les courses pour approvisionner le chantier de l'hôpital. Dans les différents commerces on peut trouver tout ce qu'on veut, en particulier chez Kampo, une quincaillerie où j'achète souvent du matériel électrique. Tout n'est pas en stock, mais il suffit de commander et le matériel arrive le lendemain par le bus de Bamako.

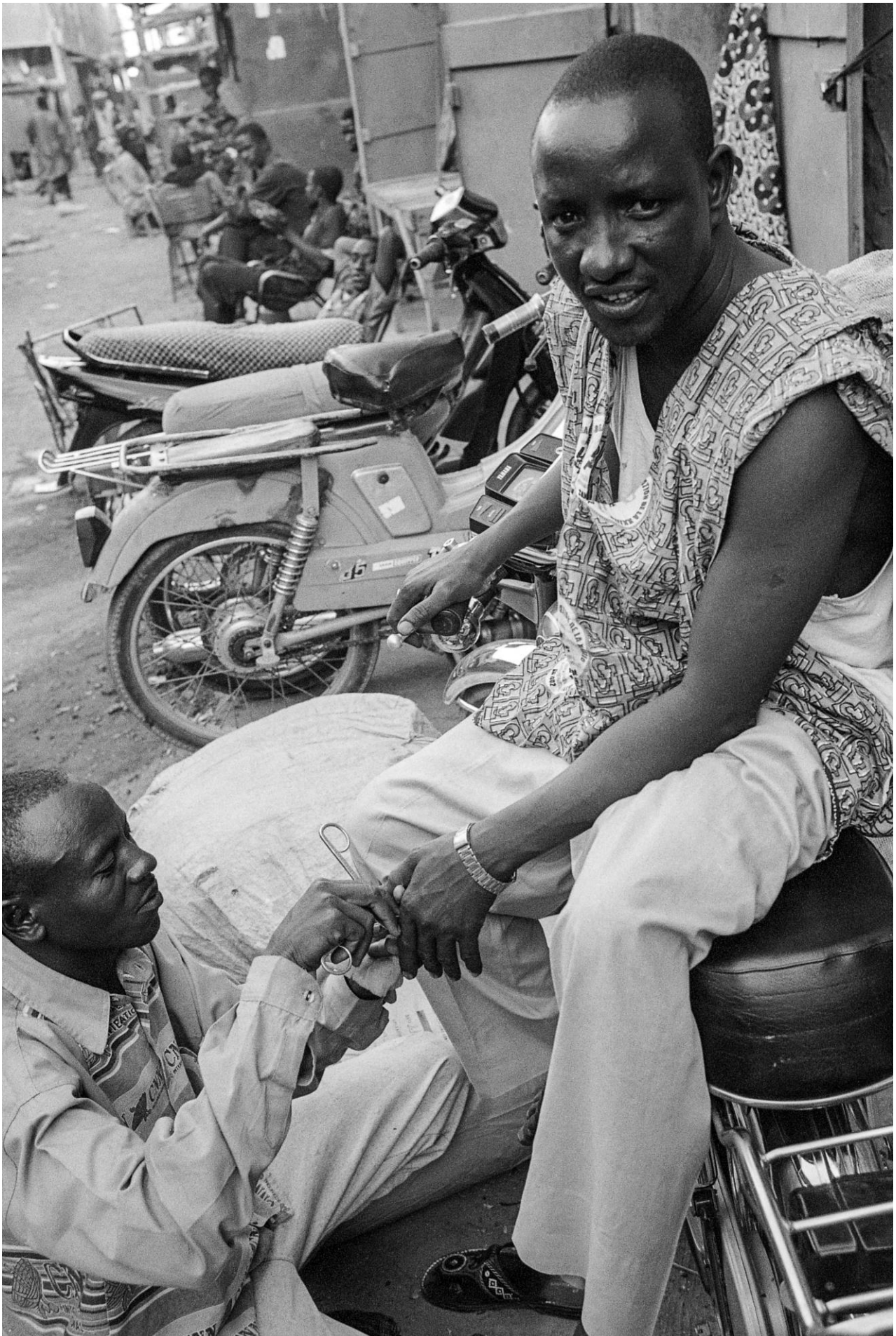
Dans Mopti, nous commençons à être connus. Les travaux à l'hôpital avancent bien. Pour faire travailler les autochtones, nous avons déjà embauché un manoeuvre pour creuser des tranchées et un électricien. Dans les rues, ce sont les gens qui viennent à moi, pour parler. Ils veulent savoir comment avancent les travaux à l'hôpital. Je leur demande s'ils acceptent une photo. Certains sont réticents, même s'ils n'osent pas dire non, alors je n'insiste pas. Une majorité accepte volontiers d'être photographié. Je réalise ainsi quelques portraits dans la rue.



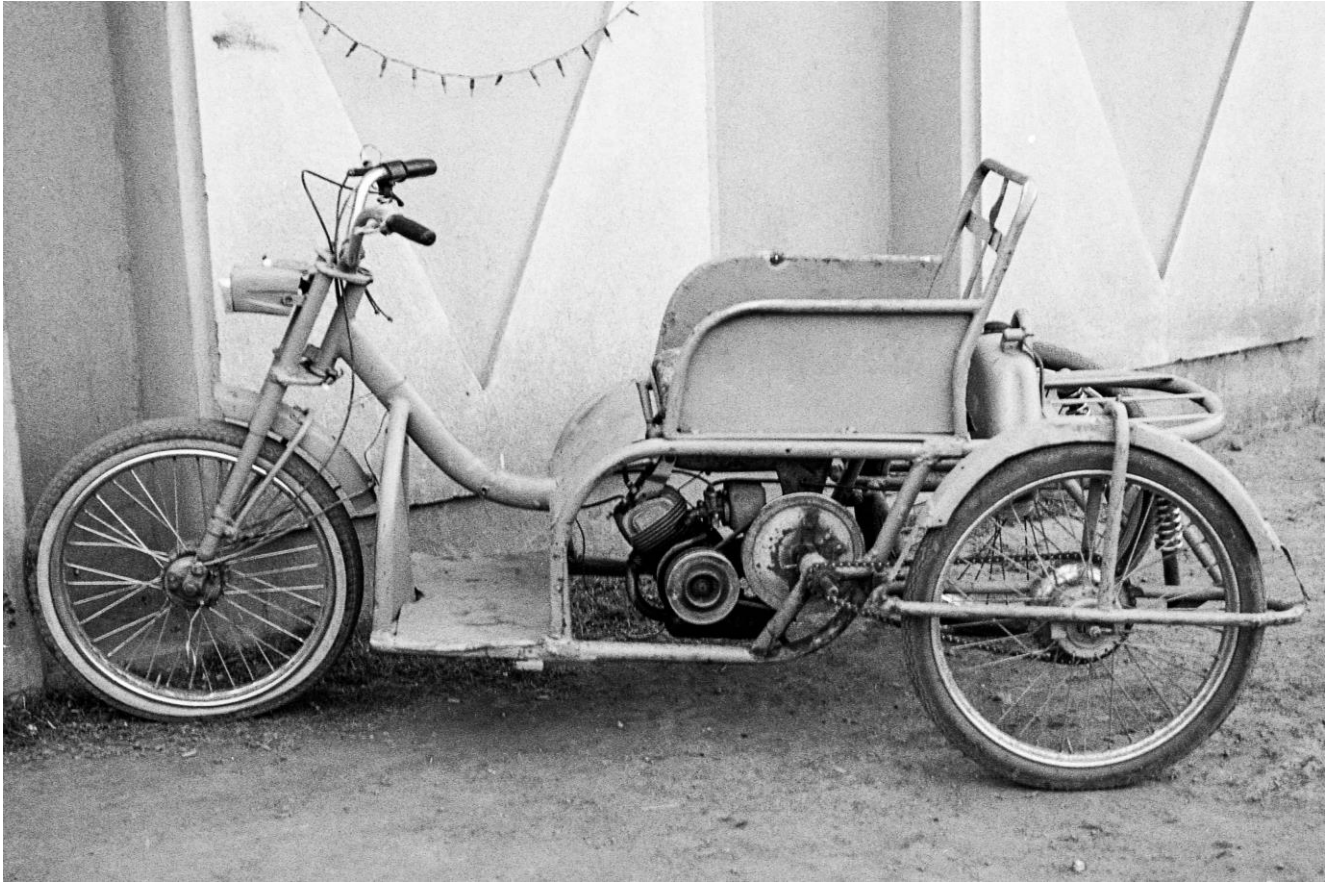


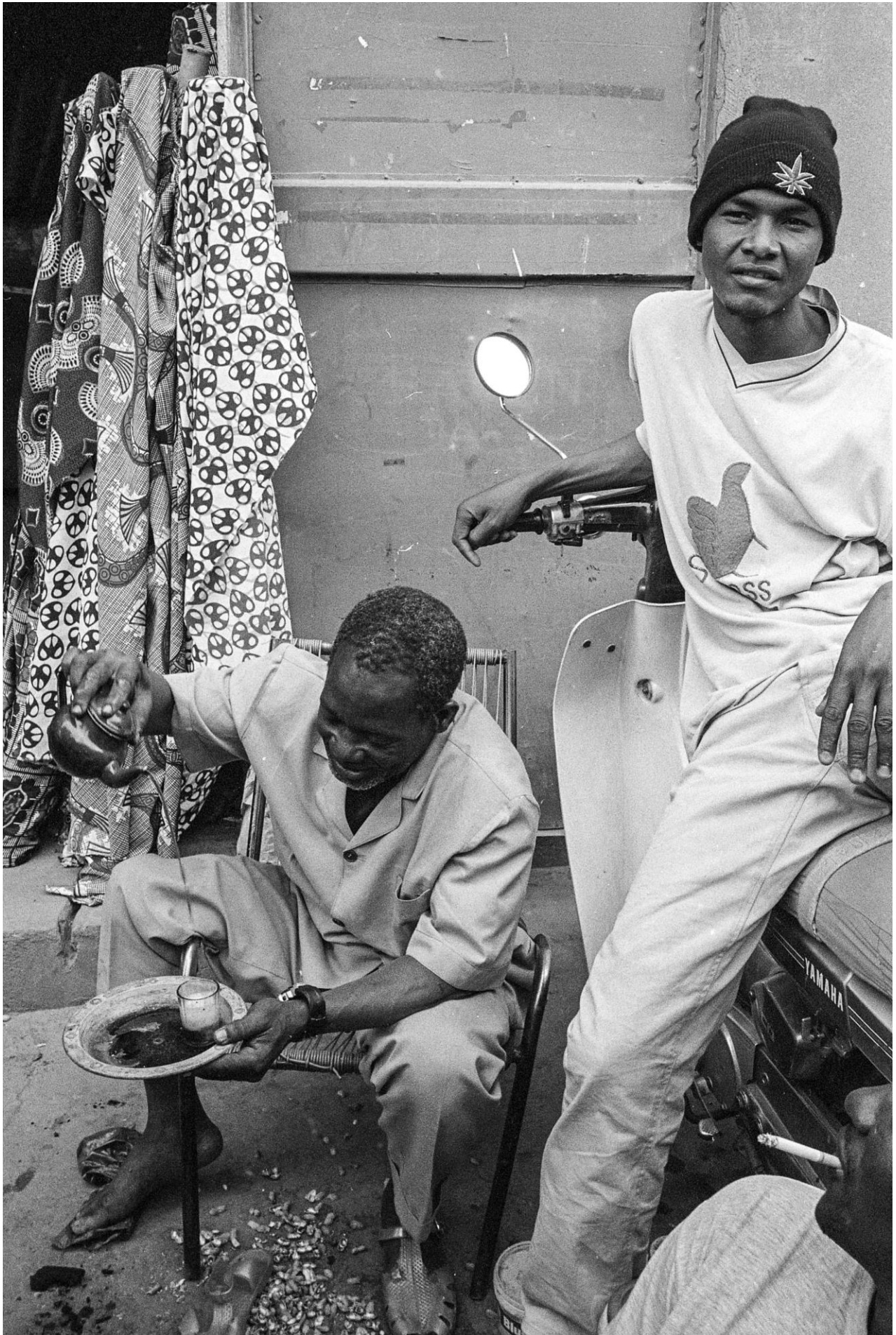


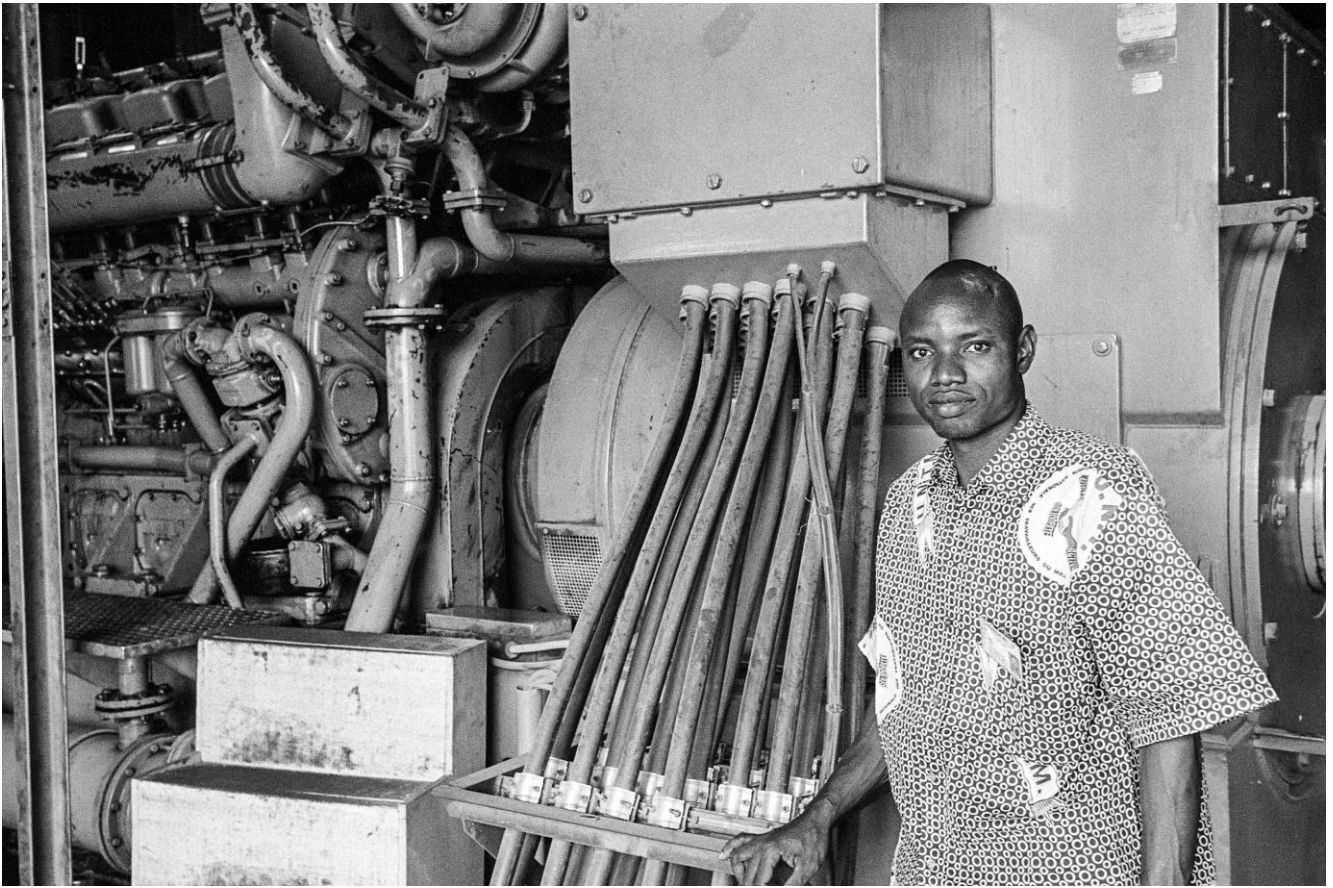














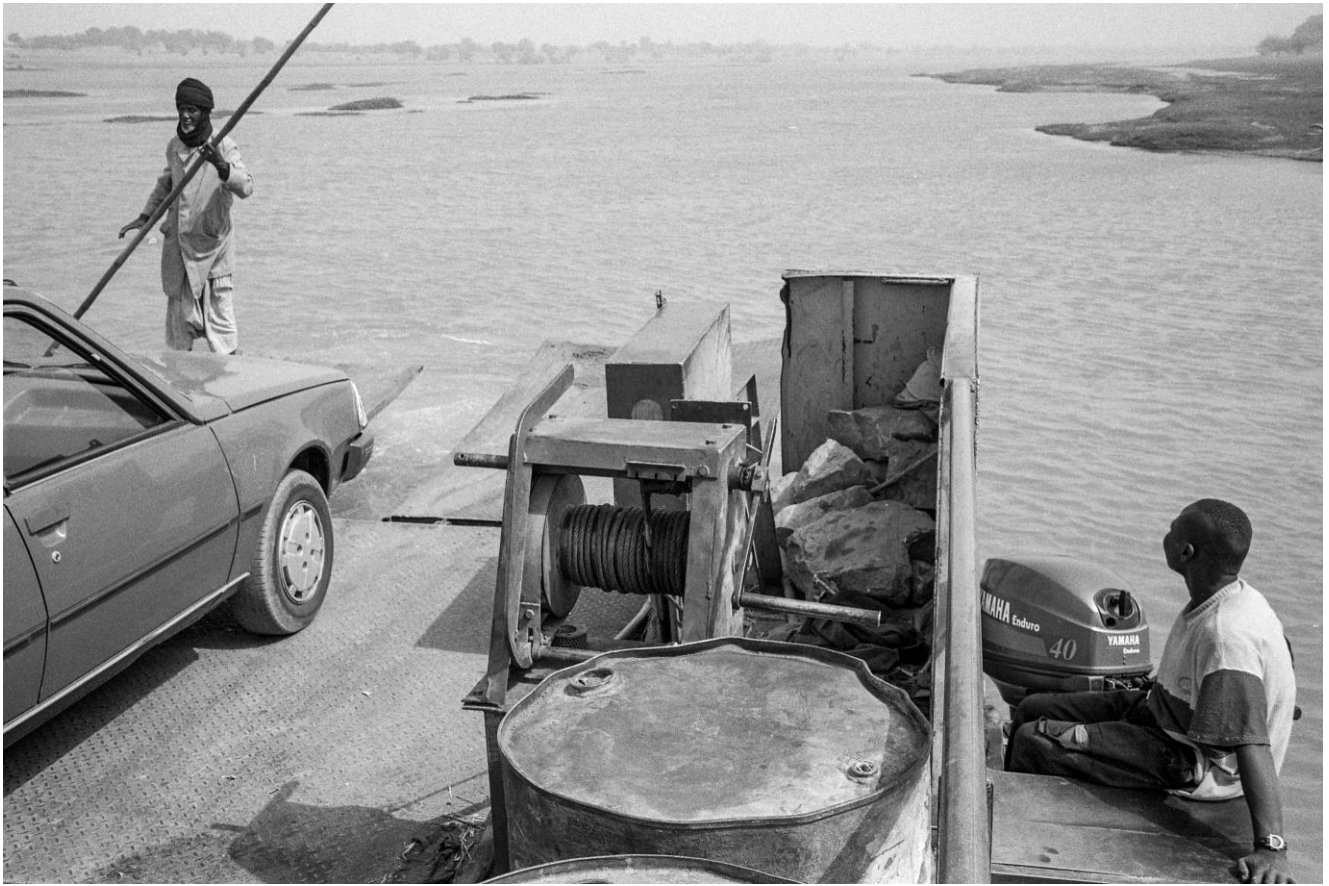




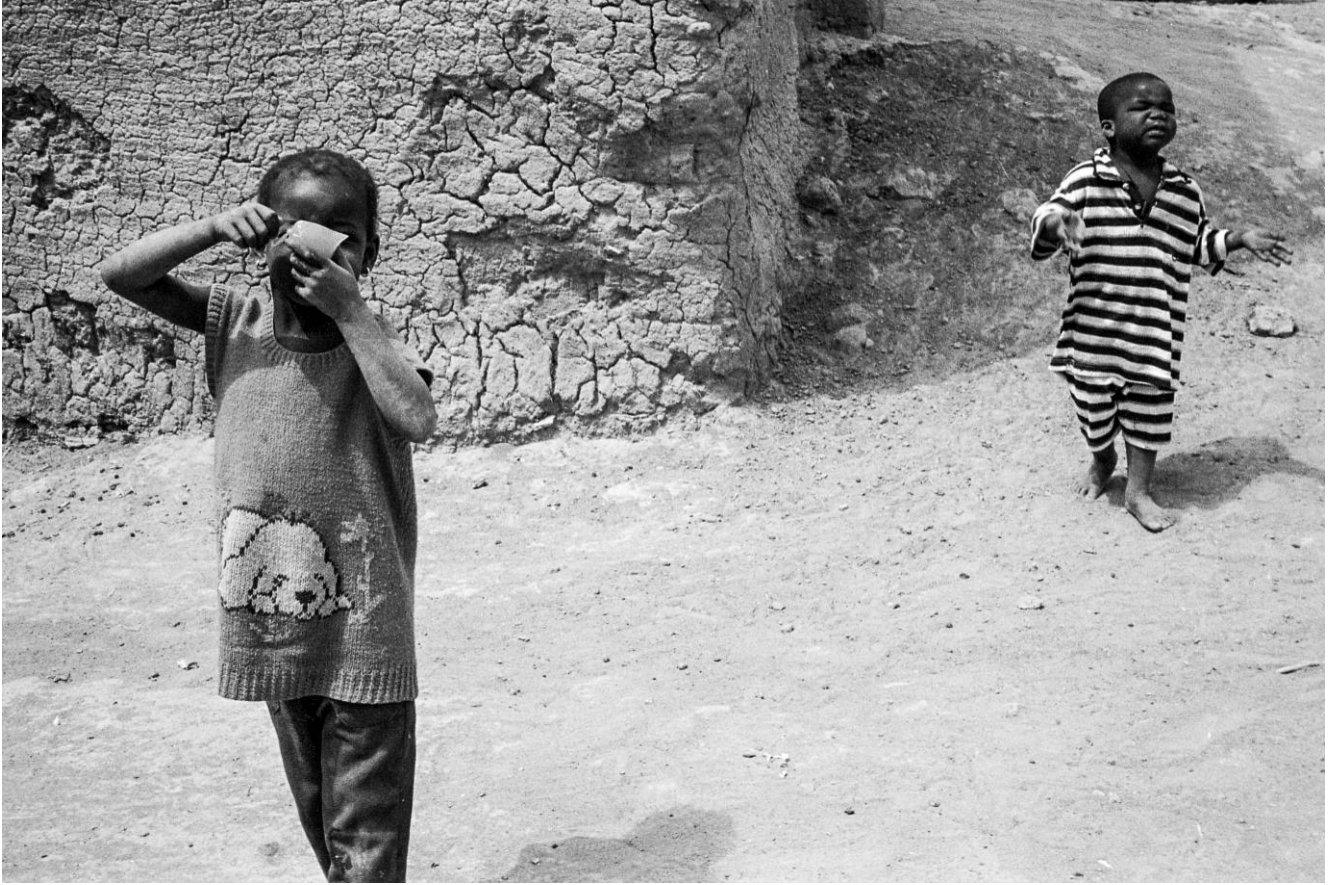
En route pour Djenné

Au cours du séjour, nous nous accordons au moins une visite touristique. Nous partons pour Djenné, ville moyenne située dans le district de Mopti. Nous réservons un taxi brousse avec chauffeur. C'est un break 504 équipé, comme tous les taxis inter ville, d'une grande galerie sur le toit. Nous sommes 9 à bord avec le chauffeur et le guide. Il faut au moins deux heures pour parcourir les 130 km de route, moitié goudron, moitié piste en terre. A un moment, il faut traverser le Bani. Cette rivière peu profonde à cette période, se jette dans le fleuve Niger à Mopti. Il n'y a pas de pont. Un bac rudimentaire assure le passage des véhicules et des piétons à la demande. La ville de Djenné est bien connue pour sa grande mosquée. Nous pourrions l'admirer uniquement de l'extérieur car l'entrée est interdite aux non-musulmans.



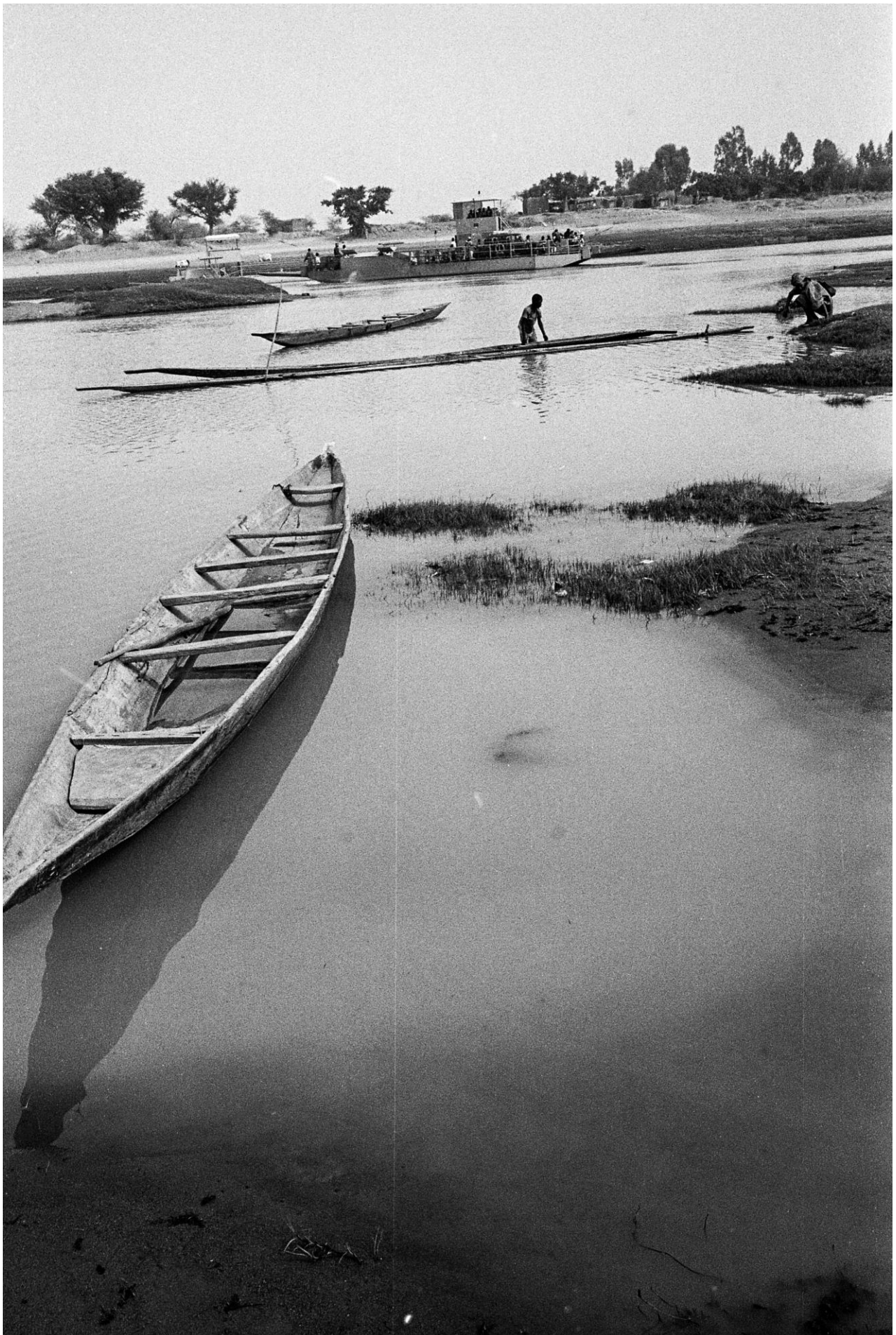












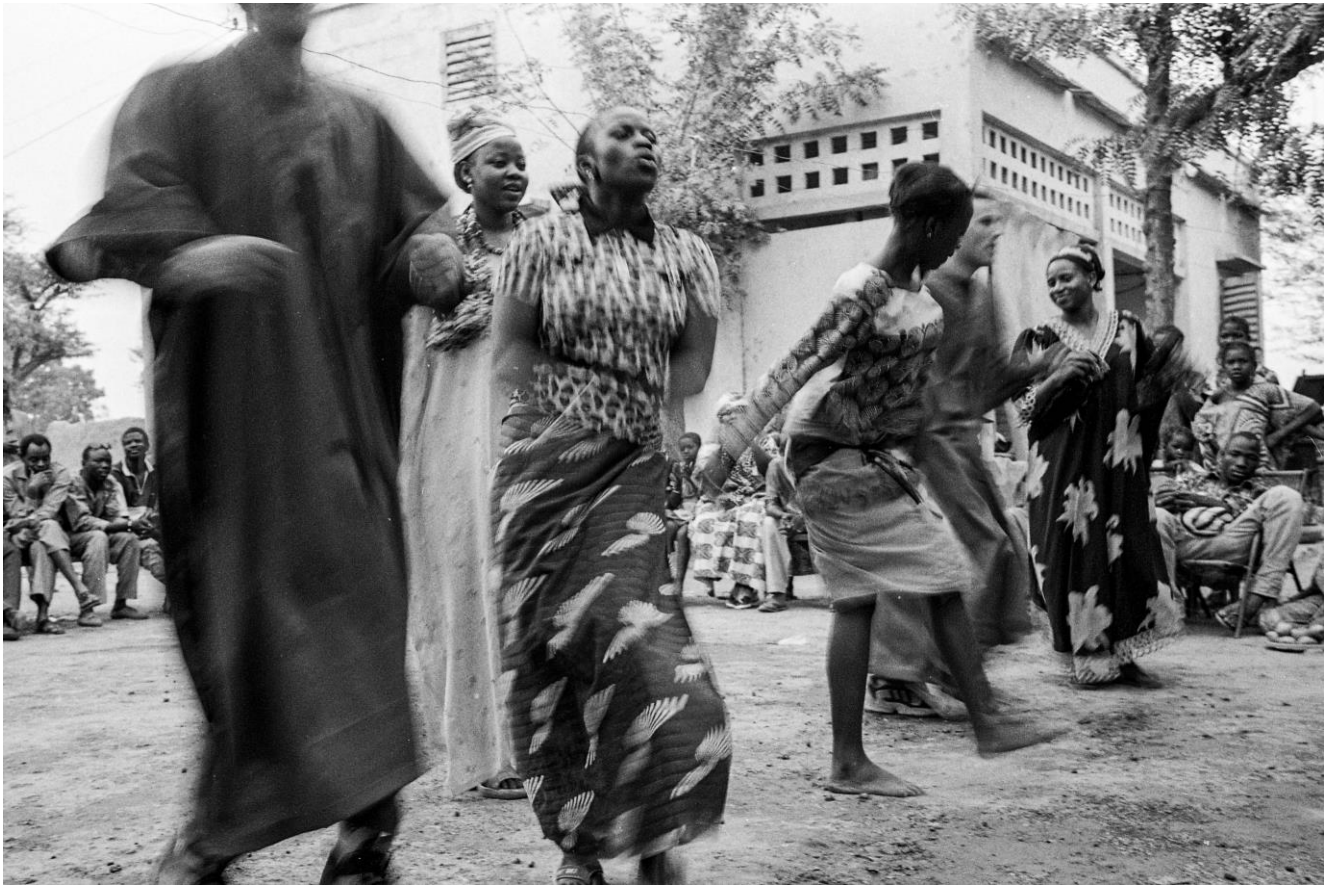
Mopti Bamako

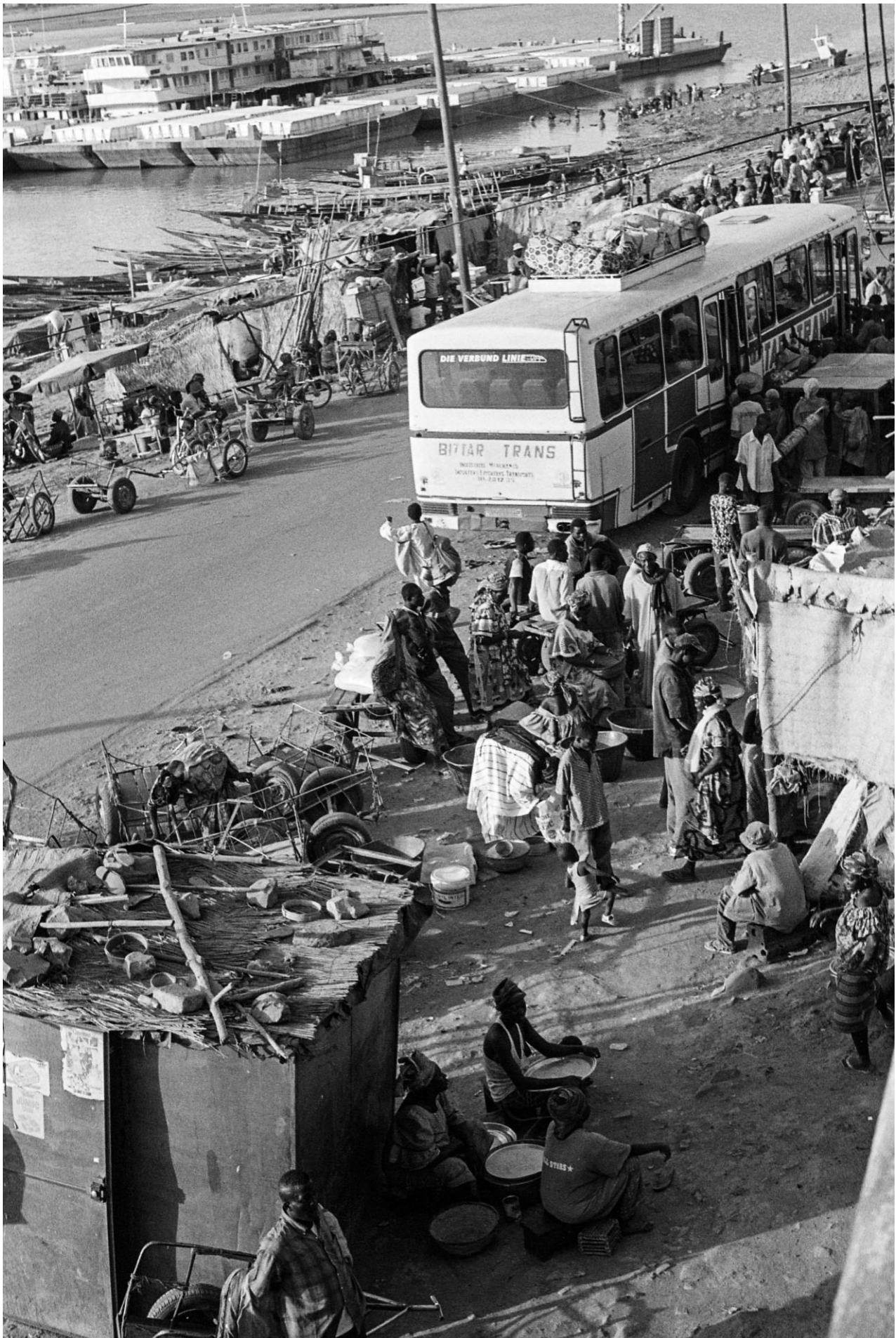
La mission est terminée, les travaux réalisés sont approuvés et validés par le directeur de l'hôpital. La veille de notre départ, une petite fête est organisée par le personnel hospitalier. Un groupe de musiciens accompagne notre dernier repas. Le lendemain matin, le directeur nous accompagne à la gare routière, avec un petit cadeau pour chacun d'entre nous. Embrassades chaleureuses. Les passagers s'agglutinent près de la portière du bus pour espérer y monter plus rapidement, mais comme à chaque départ, le contrôleur procède à l'appel des passagers inscrits pour le voyage. Ce jour du retour est proche de la fête de la Tabaski, fixé cette année au 15 mars. De nombreux moutons subiront le sacrifice. Il faut les transporter par le bus jusqu'à Bamako. Ils sont emballés dans des sacs en toile. Seule, la tête dépasse. Ils sont disposés et attachés sur le toit du bus avec la tête vers l'arrière pour ne pas prendre le vent de face. Sinon, la vitesse de l'air les empêcherait de respirer et ils survivraient pas. Nous embarquons enfin dans le bus surchargé et serrés les uns contre les autres. Je me retrouve assis à côté d'une jeune femme avec son enfant dans ses bras. Nous sommes partis pour une dizaine d'heures de route. Le ronron du moteur, la chaleur, finissent par m'assoupir. L'adjoint au chauffeur s'est endormi par terre devant la portière. La radio diffuse des sketches comiques en bambara. Je n'y comprends rien. Régulièrement, de gros éclats de rire me réveillent. La femme et l'enfant sont toujours là. On se regarde. Je sors mon Leica et le manipule en faisant mine de prendre une photo. Elle me sourit avec un signe de tête. Je comprends qu'elle accepte une photo. Tout doucement, je positionne mon appareil face à elle. Je déclenche sans regarder dans le viseur. Nouveau sourire. Avec un appareil numérique, j'aurais pu lui montrer la photo, mais c'est encore de l'argentique. Arrivé à Ségou, elle descend du bus pour acheter de quoi manger à des vendeurs ambulants. Elle revient vers moi, me

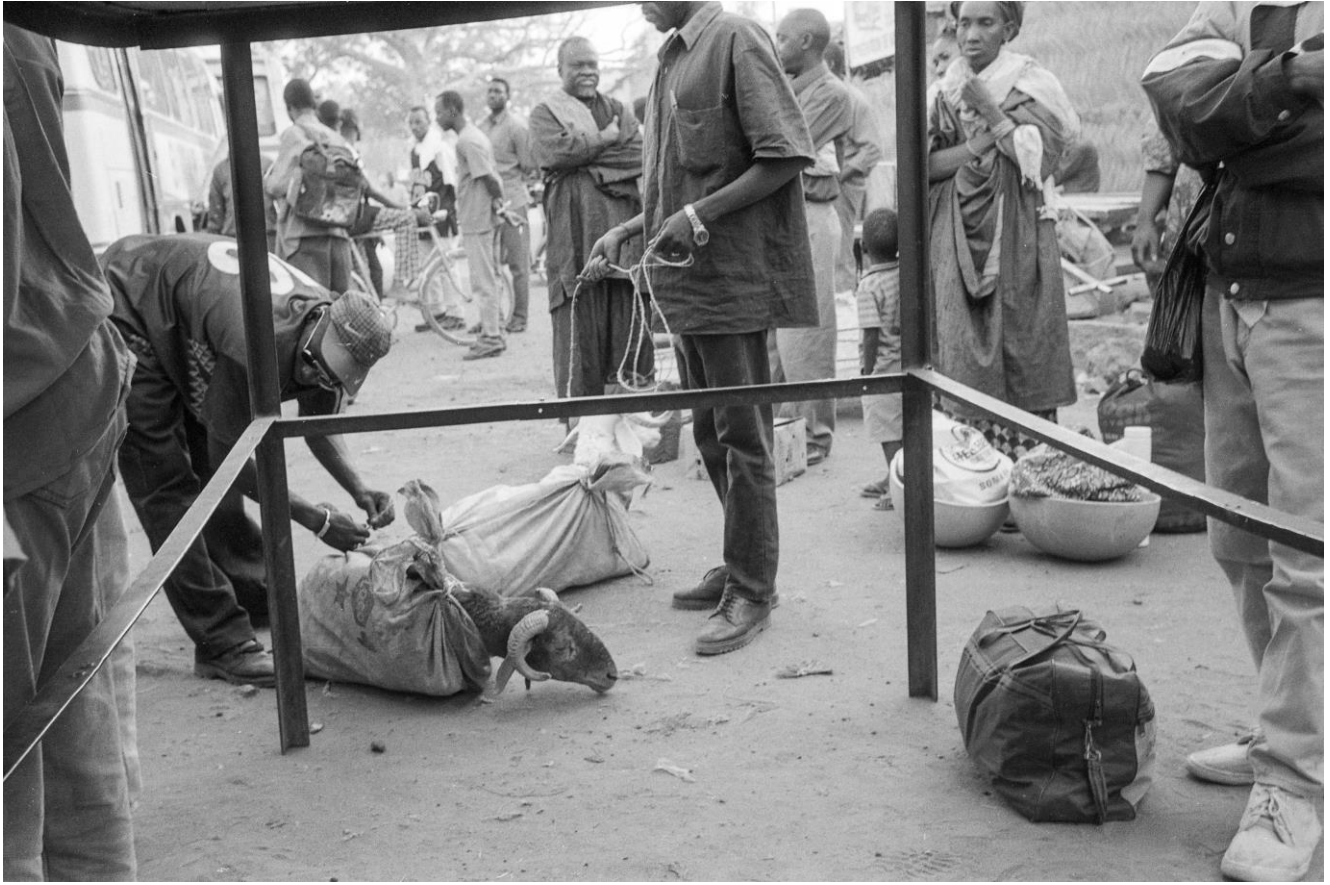
tend une friandise et me dit « tiens ». C'est la seule parole qu'elle a prononcée. Elle est ensuite descendue. Le bus est reparti, je ne l'ai jamais revue.

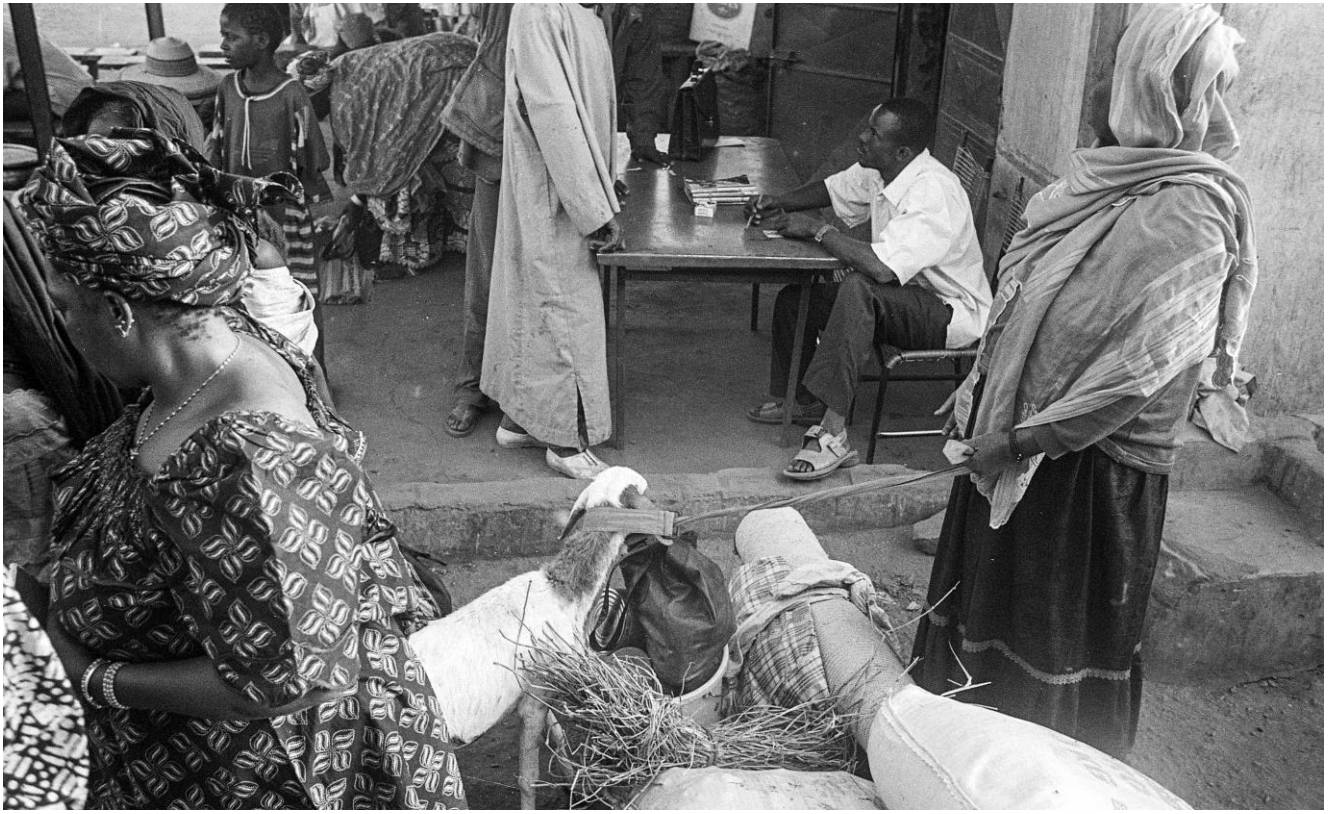
Un peu plus tard, à 35 km de Ségou, un autre bus de la même compagnie est arrêté, en panne, sur le bord de la route. Cela arrive souvent. Notre bus s'arrête juste derrière et notre chauffeur intervient pour porter assistance à son collègue. Pendant ce temps, des passagers descendent pour se dégourdir un peu les jambes. L'incident semble sans gravité et nous repartons un quart d'heure plus tard.

Cette route nationale est dangereuse. Elle est étroite, à double sens et mal entretenue. Des plaques de goudron se détachent parfois, laissant la place à des ornières profondes. Notre bus roule vite. Il vaut mieux éviter de regarder par la vitre lorsqu'il se rapproche très près du bas-côté gauche pour doubler un camion. **A chaque fois on serre les fesses.** Le bord de cette route nationale est jonché de carcasses de véhicules accidentés. J'ai même vu une fois un énorme semi-remorque, tellement chargé que la remorque s'était cassée en deux morceaux.

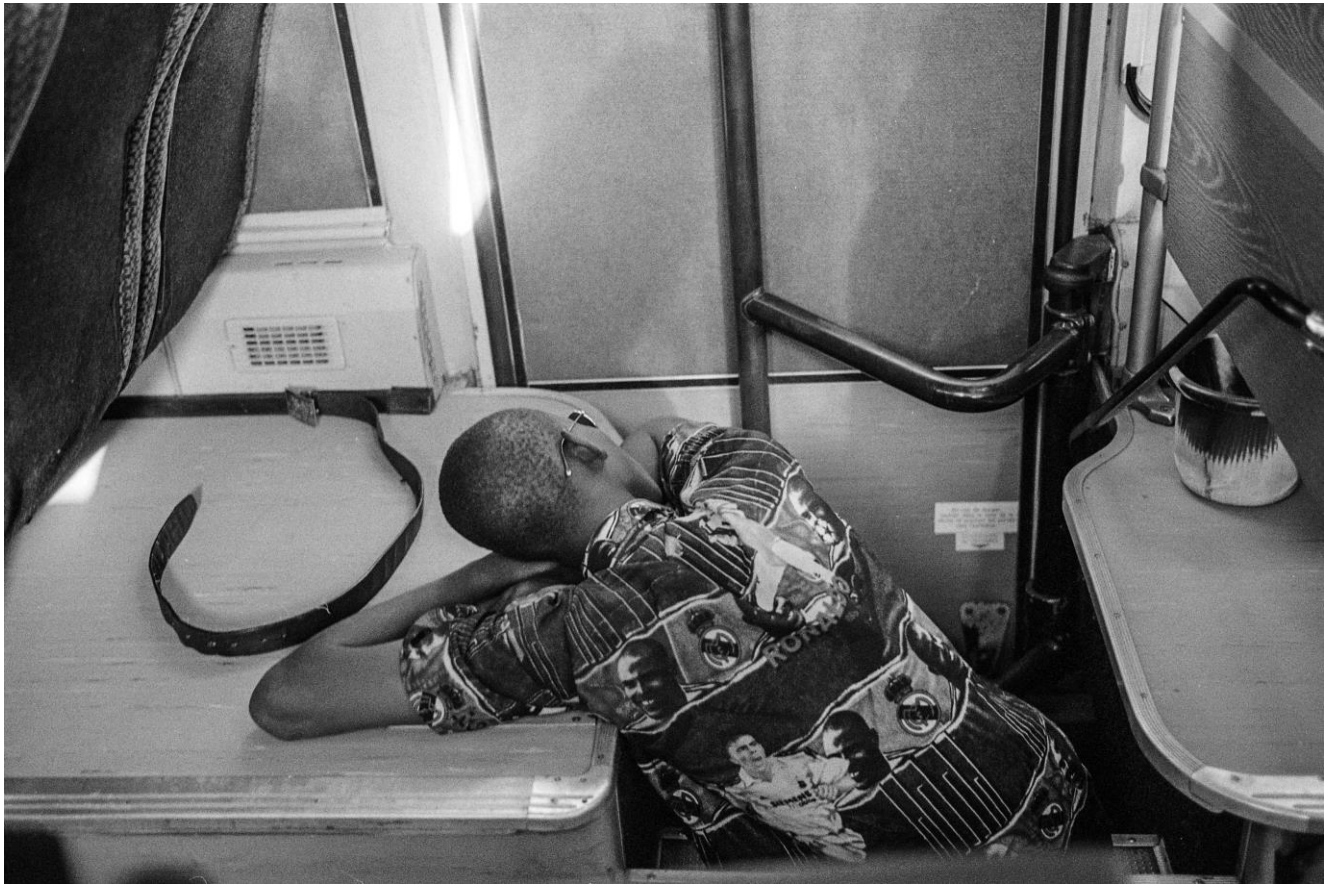
















Journée à Bamako

Avant de reprendre l'avion sur le vol du soir, c'est quartier libre pour tout le monde. C'est l'occasion de visiter la capitale, de faire quelques achats dans le vieux marché artisanal, et pour moi, espérer faire quelques rencontres. Je me sépare du groupe. J'ai envie de déambuler dans les différents quartiers de Bamako. J'espère une rencontre. Très vite, un homme s'approche de moi.

Il engage la conversation et nous commençons à discuter. Il se propose spontanément de me servir de guide. Forcément, un blanc qui marche seul dans la rue, c'est toujours l'occasion de proposer un service en échange bien sûr d'un bakchiche. Je n'en attendais pas moins. Ce sera mon guide pour la journée. Nous nous dirigeons vers le marché artisanal. Il m'entraîne naturellement vers les commerces de ses amis, espérant une petite commission au passage. Ici c'est la règle. Il faut se laisser faire, mais sans se faire déborder. Ensuite, je lui offre un repas dans un petit restaurant installé à même le trottoir. Encore un de ses amis. La chaleur de Bamako rend une pause nécessaire. L'après-midi, nous visitons un centre culturel où un groupe de musiciens se produit sur une scène. Dans un coin, un jeune musicien burkinabé joue de la guitare sur laquelle il manque deux cordes, mais cela ne semble pas poser de problème. Il m'emmène voir le monument de l'indépendance, situé sur l'avenue de l'Indépendance. Chaque ville africaine d'ancienne colonie française possède une avenue de l'Indépendance. Nous terminons cette journée bien remplie en déguster une bonne bière bien fraîche dans un maquis. Je retrouve mes étudiants pour un dernier repas malien avant de nous diriger vers l'aéroport pour le vol de 23H

Le bilan est plutôt positif. Après chaque voyage, mes jeunes étudiants ont gagné au moins deux années de maturité d'un seul coup !

















Et après

Pour moi, un voyage au Mali, ou bien dans un autre pays en voie de développement ne peut se justifier que dans le cadre d'un projet, qu'il soit dans le domaine médical, de l'éducation, dans l'agriculture... où à chaque fois qu'on peut apporter des compétences et un savoir-faire à partager.

Cette situation m'a permis de partager un morceau de vie et de pouvoir entrer légitimement dans l'intimité de la population.

Il y a encore beaucoup à faire en Afrique, mais aujourd'hui, en 2020, les choses ont changé. La région du Mali si accueillante avec une population pacifique et bienveillante a depuis sombré dans la guerre. Le terrorisme s'est étendu sur tout le territoire, et en interdit maintenant l'accès aux occidentaux, à moins d'être escorté par des militaires. Il est désormais impossible d'organiser de telles missions.

Je consulte régulièrement la presse locale sur internet pour essayer de savoir ce qui s'y passe. En 2003, on commence à parler d'un projet de construction d'un hôpital moderne à Sévaré, situé à 11 km de Mopti. Une convention d'exécution est signée en juin 2004. Le terrain est choisi. Les travaux ont été engagés le 10 mai 2010 et ont duré 25 mois. Le nouvel hôpital a ouvert ses portes aux patients le 8 octobre 2012. J'espère toujours y retourner pour un nouvel état des lieux photographique lorsque la situation le permettra.

L'hôpital de Mopti porte le nom du docteur Sominé Dolo, qui fut le premier ministre de la santé au Mali juste après l'indépendance.